



**BALLADES**

**ET**

**CHANTS POPULAIRES**

**DE LA ROUMANIE**



**BALLADES**  
**ET**  
**CHANTS POPULAIRES**

**DE LA ROUMANIE**

**[PRINCIPAUTÉS DANUBIENNES]**

**RECUEILLIS ET TRADUITS**

**PAR V. ALEXANDRI**

**AVEC UNE INTRODUCTION**

**PAR M. A. UBIČINI**



**PARIS**  
**E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR**  
**PALAIS-ROYAL, 13 GALERIE VITRÉE**

---

1855



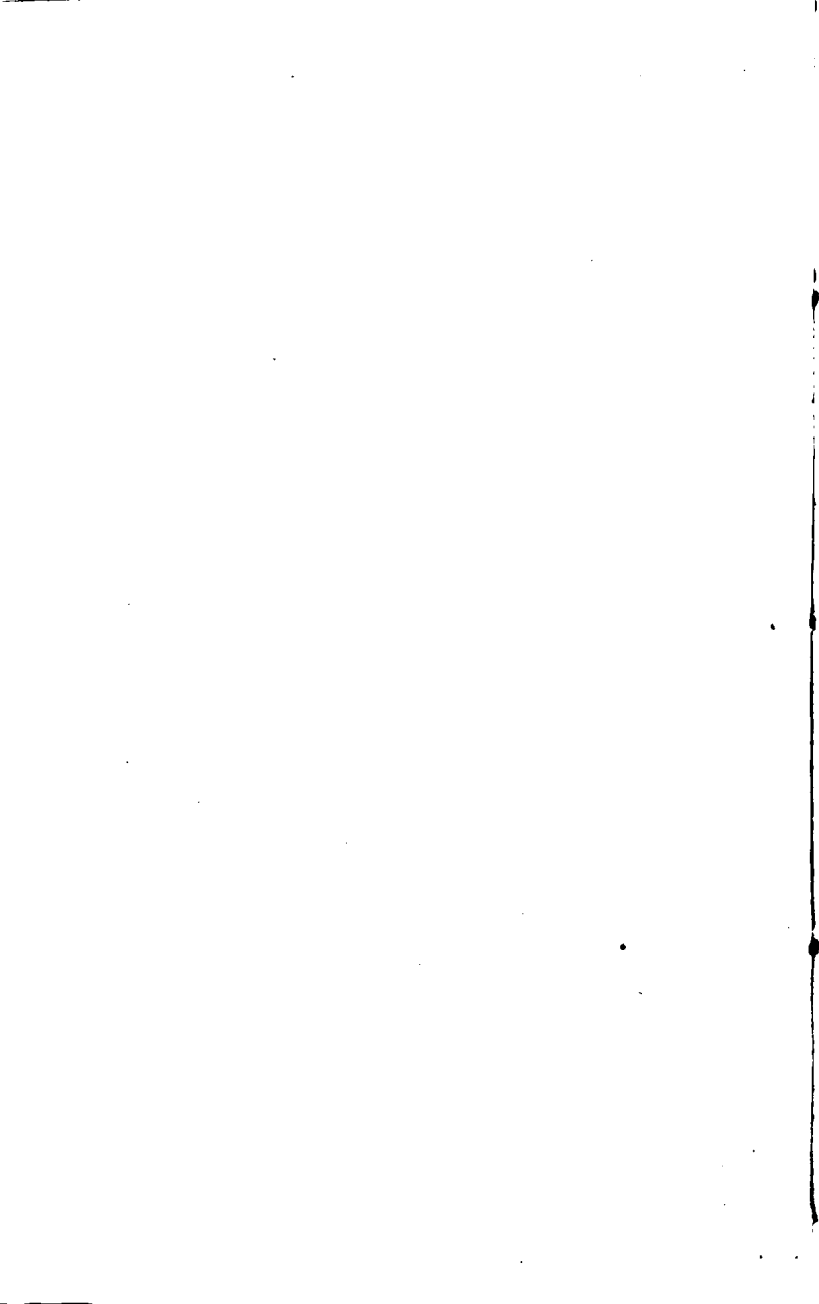
## TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
INTRODUCTION . . . . .	IX
I. — La petite Brebis ( <i>Miorita</i> ) . . . . .	3
II. — Hercule ( <i>Erculean</i> ) . . . . .	9
III. — Le Dragon ( <i>Balaurul</i> ) . . . . .	15
IV. — La Malédiction ( <i>Blastemul</i> ) . . . . .	19
V. — Le Voile et l'Anneau ( <i>Naframa si Inelud</i> ) . . . . .	23
VI. — Boujor . . . . .	29
VII. — Le Coucou et la Tourterelle ( <i>Kucul si Turturica</i> ) . . . . .	35
VIII. — L'Ombre ( <i>Netuca</i> ) . . . . .	41
IX. — Le Roumain Groué Grozovan . . . . .	45
X. — Le Soleil et la Lune ( <i>Soavele si Luna</i> ) . . . . .	53
XI. — Novak et la Fille du Kadi ( <i>Novar si fata Kadiului</i> ) . . . . .	62
XII. — Dolka . . . . .	67
XIII. — Le Paon des Forêts ( <i>Paunasul Codrilor</i> ) . . . . .	74









## INTRODUCTION

---

### I

« Poète, érudit, voyageur, s'écrie un historien dont la Roumanie pleure la mort récente <sup>1</sup>, quel étranger, en descendant le Bas-Danube, ne s'est senti émerveillé à l'aspect des riches contrées qui s'étendent des bords du fleuve aux pieds des Carpathes ! Rivières et sources abondantes, montagnes grandioses recélant des trésors, plaines fertiles, majestueuses forêts, c'est bien cette terre que

<sup>1</sup> M. Nicolas Balcesco, dont nous retrouverons le nom tout à l'heure.

les Turcs, dans leur langue imagée, nommaient le *jardin de Stamboul*.

« Heureux pays ! pense-t-il, heureux le peuple que la Providence a fait possesseur de ce riant jardin ! »

« Mais où est-il, ce maître fortuné ? Un fantôme, hâve et débile, surgit de dessous terre ; et l'étranger surpris recule involontairement, partagé entre le mépris et la compassion. Ce n'est qu'à la longue qu'il découvre dans ces traits amaigris la trace d'une grande et illustre origine : le sourire amer qui effleure cette physionomie, le regard douloureux, mais fier, qui s'élève vers le ciel, accusent une longue et injuste souffrance, contre laquelle ce regard et ce sourire semblent protester. »

En effet, cet esclave de la misère et de la faim est le descendant direct du peuple-roi.

Interrogez-le, il vous répondra dans son idiome natal. « *Sunt Român*, je suis Roumain. » — Et cette terre, qui s'étend à nos pieds, comment la nommes-tu ? — *Tsara romanesca*, la terre roumaine, la Roumanie. » Les noms de Valaque, de Valachie, n'ont point de sens pour lui ; ce sont des dénominations empruntées aux idiomes slaves qui désignent indifféremment par le mot de *Vlak* ou *Vloky* les peuples de l'ancienne Rome et les races latines modernes <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> *Vloky* a d'ailleurs la même signification que romain en latin, « fort, robuste ». Par le même procédé d'assimilation, les Slaves





de Trajan sur le sol de l'ancienne Dacie. Du troisième au dixième siècle, le pays fut comme noyé sous les invasions successives ou simultanées des Gépides, des Jazyges, des Sarmates, des Kazars, des Goths, des Huns, des Saxons, des Avars, des Slavons, des Lombards et des Turcomans. Toutefois l'inondation ne couvrit que la plaine. Tandis qu'une partie des colons se retiraient par ordre d'Aurélien de l'autre côté du Danube, le reste gagna les Carpathes, où leurs descendants vécut pendant plusieurs siècles à l'abri de toute atteinte. Les Carpathes furent pour eux ce que furent les montagnes des Asturies pour les descendants de Pélage, l'asile de la nationalité. Entourés de tous côtés par les Barbares, ils ne se confondirent nulle part avec eux <sup>1</sup>. On les reconnaissait, non-seulement à la différence de la langue, mais à celle des mœurs, des usages, à leur amour de la terre pour laquelle les Barbares manifestaient une sorte d'antipathie <sup>2</sup>, aux traits du visage et au costume qui étaient ceux des anciens Romains. Encore aujourd'hui, si vous venez à rencontrer un *monteni*, un Roumain des Carpathes, la mâle expression de sa physionomie, sa chevelure épaisse plantée jusqu'au milieu du front, la che-

<sup>1</sup> The Wallachians are surrounded by, but not mixed with. the Barbarians. *Gibbon's Decline of the roman empire*, c. xi.

<sup>2</sup> Nemo apud eos arat, nec stivam aliquando contingit. *Amm. Marcell.*, xxxi, 2.







doyante, ce granit écroulé, l'arbuste qui gémit au souffle du vent, me parlent de gloire et de liberté. Ces sourds murmures qui bruissent à mon oreille, héros, ce sont vos noms que le passé murmure dans ces vieux édifices. »

Mais bientôt il vint une heure, — heure fatale, — où, épuisée par ses triomphes mêmes, affaiblie par ses dissensions intestines, divisée, morcelée, la Roumanie, pour se garantir contre les attaques du dehors, se plaça d'elle-même sous la suzeraineté de la Turquie, en réservant ses droits comme nation indépendante (1393). Mais les Turcs, alors la terreur de l'Europe, observèrent mal les capitulations. A une époque où le droit, encore mal défini, était partout étouffé sous la force, aucun État n'intervenant en sa faveur, la Roumanie se vit, par une suite continuelle d'empiètements, dépouillée de toutes ses garanties, et réduite peu à peu à l'état de pachalik turc.

Cependant elle était toujours gouvernée par ses princes indigènes. Au commencement du dix-huitième siècle, cette dernière garantie lui fut enlevée, et la Roumanie fut livrée en proie aux Phanariotes.

« La servitude, dit à ce sujet un Roumain, dont le nom se présente ici tout naturellement <sup>1</sup>, est chose terrible; mais rien de plus terrible que l'a-

<sup>1</sup> M. J. Voinesco, à qui nous devons une traduction des *Doïnas* d'Alexandri.



Barbarus hic ego sum, quia non intelligor illis.

De ce jour, aussi, une sorte d'anathème s'attacha au fleuve fatal, et l'antipathie pour les Phanariotes s'accrut de la crainte qu'inspirait le voisinage de la Russie.

*Il fait laid du côté du Pruth*<sup>1</sup>, dit un refrain populaire qui date de cette époque, et dans le même temps, le ressentiment national excité contre les Phanariotes substituait, dans la ballade de *Codrëan*, au personnage traditionnel du Turc siégeant dans le divan princier, un Grec dont la vue arrache au héros cette imprécation :

Altesse princière,  
N'écoute pas les Grecs ;  
Car ils mangeront ta tête.  
Le Grec est un serpent venimeux ;  
Le Grec est un poison contagieux  
Qui pénètre jusqu'aux os <sup>2</sup>.

L'échauffourée d'Hypsilantis en 1821, le refus du chef de Pandours, Théodore Vladimiresco, de

<sup>1</sup> E slut  
La Prut,

<sup>2</sup> Domnule, maria ta  
Tu pe Greci nul asculta  
Că ci capul ți-or manca  
Grecu'i fiară veninoasă  
Grecul boală lipicioasă  
Ce patrunde pan la oase.

(Voir la ballade de *Codrëan*, pag. 79.)

faire cause commune avec les Hétairistes, son alliance avec les Turcs, inaugurèrent pour les Principautés une ère et une politique nouvelles. L'ennemi n'était plus au-delà du Danube, il était au-delà du Pruth. C'est alors que la Turquie, victorieuse de l'insurrection, soit reconnaissance envers les Roumains, soit meilleure entente de ses intérêts, enleva aux Phanariotes le gouvernement des Principautés, et rappela les princes indigènes.

### III.

Il faut bien reconnaître aux Grecs une aptitude et un goût naturels pour les études libérales. Vers le milieu du dix-septième siècle, un mouvement littéraire assez prononcé se manifesta dans les Principautés. Mais ce mouvement, secondé habilement par les princes Phanariotes et par quelques éminents professeurs venus la plupart du dehors, tels que Néophyte, surnommé *Capso-calybite*, Rhigas, Lambros Photiadis, Néophyte Doukas, Chrestaris de Janina, Benjamin de Mitylène, fondateur de l'école de Cydonie, était dirigé dans le sens exclusif de la nationalité hellénique, dont il préparait sourdement le réveil. La langue et la littérature grecques étaient seules enseignées dans les écoles et dans les maisons des boyards, et tandis que les nobles et les lettrés affectaient de





essayant de réagir contre le long asservissement où les Phanariotes l'avaient tenu ; peuple et lettrés se rencontraient dans une commune aversion contre les oppresseurs du pays, et tandis que quelque barde inconnu introduisait cette terrible variante dans la ballade de *Codréan*, un des poètes de la pléiade, Mamuleni <sup>1</sup>, leur jetait à la face cet éloquent anathème :

Que le monde pour eux soit un désert, un vide !  
Que partout sous leurs pas des pièges soient tendus !  
Et toujours dispersés, sans compagnon, sans guide,  
    Que tous mes maux leur soient rendus !  
Qu'ils ne puissent jamais ni se voir, ni s'entendre !  
    Que pour vivre ils tendent la main,  
    Ou qu'ils soient réduits à se vendre  
Pour une goutte d'eau, pour un morceau de pain !

La réforme de l'enseignement suivit celle de la poésie. En 1816, au moment même de la formation de l'Hétairie, un Roumain transylvain (la Transylvanie, malgré son incorporation à l'Autriche, avait conservé presque intact le dépôt de la langue et de la tradition), Georges Lazar, arriva à Bucarest, et ouvrit, dans les ruines du couvent de Saint-Sava, un cours public de mathématiques et de philosophie dans la langue nationale. Dans l'espace de six années, il parvint à former une vingtaine de disciples, qui se répandirent après sa mort <sup>2</sup> en Va-

<sup>1</sup> Mamuleni, *Les plaintes de la Roumanie* (traduit par M. Vailant).

<sup>2</sup> Georges Lazar mourut en 1822.











litique, Cogalniceano l'histoire, Alexandri, le plus jeune des trois, la poésie.

Basile Alexandri appartient à la nouvelle école littéraire de la Roumanie, à celle qui s'est intitulée elle-même *romantique*, parce qu'elle répudie les modèles grecs et l'attirail mythologique en vogue chez ses devanciers pour s'inspirer exclusivement des grands poètes modernes de l'Occident, Byron, Lamartine, Victor Hugo. En général, elle traduit ou elle imite plutôt qu'elle n'invente ; mais là où elle se laisse aller à ses propres inspirations, elle ne manque ni d'originalité, ni de verve, témoin Bolintineano, Alexandresco, Constantin Rosetti et Basile Alexandri, notre auteur.

Les premiers essais d'Alexandri remontent à l'année 1841. Néanmoins, il aime à faire dater son début d'une époque plus récente, de cette année 1844, dont le commencement vit s'accomplir un grand acte de justice et de régénération sociale ; nous voulons parler du vote de l'Assemblée nationale qui décrétait l'affranchissement des Cigains ou Bohémiens (31 janvier). Alexandri, alors âgé de vingt-cinq ans, prit la plume et célébra par les vers suivants ce jour dans lequel il se plaisait à voir

un beau caractère; Négruzzi, à la fois poète et prosateur, auteur de nouvelles historiques et humoristiques très-goutées en Moldavie, tels que *Alexandre Lapucheneano*, le *Postelmik Q ambolici*, la *Course des chevaux en Bessarabie*.

**l'aurore de la régénération de sa patrie tout entière :**

**LE 31 JANVIER 1944**

« Je te salue, ô jour heureux ! jour sacré de liberté, dont les rayons vivifiants pénètrent l'âme roumaine. Je te salue, ô jour de gloire pour ma patrie bien-aimée, toi qui montres à nos yeux l'humanité affranchie.

« Bien des siècles de douleur ont passé comme une longue tempête en pliant le front d'un peuple condamné au malheur ; mais le Roumain brise aujourd'hui, de sa main puissante, la chaîne de l'esclavage, et le Cigain, libre enfin, se réveille au sein du bonheur.

« Le soleil de ce jour-là est plus resplendissant, le monde est plus joyeux en ce jour ; en ce jour mon cœur grandit dans ma poitrine ; ma vie est plus belle que jamais aujourd'hui, car je vois la Moldavie se réveiller à la voix de la liberté, et je la sens s'attendrir à la voix de l'humanité.

« Gloire et grandeur à toi pour l'éternité, ô ma noble patrie ! toi qui viens de sanctifier le droit et la justice ! Ton bras, en brisant le joug des Cigains, a jeté dans l'avenir les bases de ta propre liberté ! »

Mais le vote de l'Assemblée n'émancipait que les Cigains de l'État, ceux des boyards et des monastères continuèrent à demeurer dans l'esclavage. L'âme généreuse d'Alexandri regrettait que la mesure n'eût pas été générale, et que le gouvernement n'eût pas fait une loi de son exemple. Aussi, tout dernièrement, lorsqu'une perte cruelle, en le frappant dans ses plus chères affections de famille, lui





le langage des fleurs, du vent et des ruisseaux ; il s'arrête à la porte des chaumières, cause et rit aux belles filles, raconte des histoires d'amour, histoires presque toujours trempées de larmes. Ces doïnas, ces morceaux si courts et si pleins, ont toute la fraîcheur et toute l'énergie de la poésie d'un peuple qui renaît <sup>1</sup>. »

C'est que M. Alexandri n'a pas seulement été poète pour son propre compte : la Roumanie lui doit encore le recueil à peu près complet de ses ballades et de ses poésies nationales. Lorsqu'il se voua à la pieuse tâche de rassembler ces lambeaux dispersés de la poésie et de la langue des aïeux, M. Alexandri fut doublement bien inspiré : car, en même temps qu'il restituait à la Roumanie ses titres littéraires sur le point d'être perdus, la fréquentation assidue de ces sources pures et fécondes retrempa à la fois sa pensée et son style, et la patrie lui rendit ainsi ce qu'elle avait reçu de lui.

#### IV

L'idiome roumain, même au temps des Phanariotes, ne s'était jamais perdu dans les campagnes. Tandis que les boyards et les lettrés vivaient

<sup>1</sup> A. Grün, *Revue de l'Orient*, avril 1854.







pulaires de la Roumanie. Les paysans des Carpathes, qui sont les vrais bardes roumains, chantent ces ballades sur un air lent et plaintif, avec un mouvement musical tout à fait irrégulier, en traînant les notes du chant et en pressant les notes d'agrément. L'expression de mélancolie vague dont ces airs sont empreints est tel qu'on ne les oublie pas une fois qu'on les a entendus.

Châteaubriand remarque que partout le chant naturel de l'homme est triste, alors même qu'il exprime la joie. Ce caractère s'observe surtout dans les pays de plaines. Le chant de la montagne est plus vif, plus varié ; l'homme se sent moins isolé, parce que son horizon est plus borné, et que l'espace dans lequel il se meut est plus circonscrit. Le chant de la plaine est plus grave et plus solennel dans sa monotonie ; ces horizons indéfinis, sans limites, portent à l'âme une impression de tristesse vague comme celle que produit la contemplation de la mer. N'est-ce point en effet la mer, moins ses agitations et ses tempêtes ?

Nous avons déjà parlé des *doïnas* à propos des poésies originales publiées par Alexandri. Ce sont de petites pièces de vers qui tiennent de la chanson des trouvères quand elle est tendre, et du *lieder* des Allemands. Le poète lui-même nous y montre des chants d'amour, d'indépendance et de nationalité. La *doïna* est inspirée par le *doru*, ce sentiment indéfinissable qui tient en même temps du regret,

de l'espoir, de la douleur et de l'amour, et qui, dit-on, fait mourir celui qui en est atteint. Souvent le voyageur, à l'entrée des Carpathes, entend de loin une flûte, qui joue lentement un de ces airs de complainte dont une seule voix de femme rend la mélodie; dominé par un charme inconnu, il s'arrête, et prête machinalement l'oreille pour mieux écouter ces soupirs de la montagne.

Le Roumain est naturellement poète, — poète par le sentiment et par l'expression. Soit que le doru l'agite, soit que l'enthousiasme s'éveille en lui au souvenir de la gloire de ses aïeux, il chante, et l'inspiration déborde de ses lèvres, comme d'une source intarissable. La langue même dans laquelle il s'exprime est marquée au coin de cette poésie naturelle. Elle abonde en comparaisons pittoresques, en images gracieuses et terribles. C'est ainsi qu'il appelle l'argent *l'œil du diable*, la mort *la fiancée du monde*<sup>1</sup>; il donne à la terre, comme les anciens Romains, le nom de *mère*, *mater*; il compare la bonté à la maternité, *bon comme le sein d'une mère* (*bun ca sinul mameii*); un homme en colère, au Danube, *il devient Danube* (*se face Dunere*); il dit d'un homme supérieur qu'il *porte une étoile au front* (*cu stea in frunte*); d'une belle femme qu'elle est *un fragment de soleil* (*rupta din sore*).

<sup>1</sup> La mort règne en souveraine sur l'univers, et tout homme en entrant dans la vie lui est fiancé.

Les *horas* (prononcez *choras*, en aspirant fortement l'*h*) sont des poésies légères qui ont emprunté leur nom de la danse qui les accompagne.

Il y a deux danses nationales en Roumanie, la *hora* et la *danse des calusari*. La première rappelle exactement le chorus romain tel qu'on le voit figuré sur les bas-reliefs antiques. Les danseurs, hommes et femmes, se prennent par la main et forment un cercle au centre duquel se tiennent les musiciens, *lautari*; puis ils tournent en rond, en se balançant les bras, et pliant un pied, tandis que l'autre pied fait un pas, soit en avant, soit en arrière, et se rapprochent tour à tour et s'éloignent du centre de manière à rétrécir ou à élargir le cercle. Pendant ces évolutions, dont la lenteur et l'uniformité donnent à la *hora* un caractère d'indolence et de laisser-aller tout à fait en harmonie avec le génie mélancolique du peuple roumain, un des *lautari* chante en s'accompagnant; ce sont ces chants qui portent également le nom de *horas*.

La danse des *calusari* est, selon toute apparence, l'ancienne danse des prêtres Saliens. A certaines époques de l'année, et particulièrement pendant la semaine de la Pentecôte, les paysans se rassemblent aux sons du violon, de la flûte et de la cornemuse, et, les mains armées de massues, de lances, de boucliers qu'ils choquent avec un grand fracas, forment une mêlée qui paraît empruntée aux rites d'un culte oublié. D'autres voient dans



d'aussi dramatique que la ballade de *Brancovene* et celle de *Manoli*, de plus touchant que *Miorita*, de plus gracieux que *le Coucou et la Tourterelle*, j'avouerai que je suis moins sensible encore au charme naturel de cette poésie, si naïve et si pathétique, qu'au plaisir de retrouver dans ces chants, qui ne portent point de noms d'auteurs, parce qu'ils sont l'œuvre de tous, l'expression la plus directe et la plus sincère du génie du peuple roumain. Ce point de vue frappa sans doute aussi M. Alexandri, et l'encouragea dans ses recherches. Ce n'était pas assez de rappeler la gloire passée de son pays ; on avait tant répété que les Roumains étaient des Slaves, qu'il était bien aise de prouver à son tour, par la similitude des mœurs, des coutumes, des superstitions locales, qui, plus que tout le reste, gardent l'empreinte primitive, les origines et la descendance légitime de ses compatriotes. Justifier ainsi le passé de la Roumanie en réfutant un mensonge intéressé, c'était en éclairer, peut-être en préparer l'avenir.

Les Roumains, des Slaves ! quand tout chez eux, tout ce qui sert à caractériser un peuple, les mœurs comme le costume, les usages comme la langue, la physionomie, la religion même, malgré les changements apportés par le christianisme, fait souvenir de l'ancienne Rome ! Est-ce des Slaves qu'ils ont emprunté ce goût des exercices corporels et ces simulacres de combats qui rappellent les luttes













quent anathème a exprimé l'antipathie d'une race pour une autre race :

**LE CHANT DU PRUTH <sup>1</sup>**

Pruth ! rivière maudite !  
Puisses-tu devenir large  
Comme le déluge aux eaux troubles !  
Que le rivage ne puisse voir le rivage,  
Ni la voix entendre la voix,  
Ni les yeux rencontrer les yeux,  
A travers ta vaste étendue !  
Quand les sauterelles passeront,  
Qu'elles se noient dès l'autre bord ;  
Quand les choléras passeront,  
Qu'ils se noient au milieu de ton cours ;  
Quand les ennemis du pays passeront,  
Qu'ils se noient près de notre rive !  
Et toi, Pruth, fier de tes eaux,  
Puisses-tu les porter, les porter encore,  
Jusqu'au Danube, jusqu'à la mer,  
Et jusqu'à l'entrée des enfers !

Il ne se doute pas, l'ignorant Roumain, et la savante Europe ne le sait guère plus que lui, qu'au-

**<sup>1</sup> CANTICUL PRUTULUI.**

Prutule ! riū blastemat,  
Fecete-ai adinc și lat  
Ca potopul tulburat.  
Mal cu mal nu se zarească,  
Glas cu glas nu se lovească,  
Ochi cu ochi nu se ajungă  
Pe intinderea ta lungă.













nombre de brebis aux belles cornes, et des chevaux mieux domptés, et des chiens plus vigoureux.

Cependant depuis trois jours, certaine petite brebis, à la laine blonde et soyeuse, ne goûte plus à l'herbe de la prairie et sa voix ne cesse de gémir.

« Gentille brebis, gentille et rondelette, pourquoi, depuis trois jours, gémis-tu de la sorte? L'herbe de la prairie te déplairait-elle, ou bien serais-tu malade, chère petite brebis?

— Oh! mon berger bien-aimé, conduis ton troupeau au fond de ce massif; il s'y trouve de l'herbe pour nous et pour toi de l'ombre. Maître, cher maître, appelle près de toi, sans tarder, le plus brave et le plus vigoureux de tes chiens; car le Hongrais et le montagnard ont résolu de te tuer au coucher du soleil.

— Petite brebis de Birsa <sup>3</sup>! si tu es prophétesse, et s'il est écrit que je dois mourir au sein de ces pâturages, tu diras au Hongrais, ainsi qu'au montagnard, de m'enterrer près d'ici, dans l'enclos du bercail, afin que je sois toujours avec vous, mes chères brebis; ou bien derrière la bergerie, afin que je puisse toujours entendre la voix de mes chiens.

« Tu leur diras cela; ensuite tu placeras au chevet de ma tombe une petite flûte de hêtre aux accents d'amour, une petite flûte en os aux sons harmonieux, une petite flûte de sureau aux notes passionnées; et quand le vent soufflera à travers leurs tuyaux, il en tirera des sons plaintifs, et soudain mes brebis se rassembleront autour de ma tombe et me pleureront avec des larmes de sang.

« Mais garde-toi de leur parler du meurtre... dis-leur seulement que j'ai épousé une belle reine, la fian-

cée du monde (\*); dis-leur encore qu'au moment de notre union une étoile a filé ; que le soleil avec la lune ont tenu la couronne sur ma tête <sup>4</sup> ; que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre les oiseaux, des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament. <sup>5</sup>

« Mais si tu apercevais jamais, si tu rencontrais une pauvre vieille mère à la ceinture de laine, versant des larmes et courant à travers champs et demandant et disant à tous :

« Qui de vous a connu, qui a vu un jeune et beau berger dont la taille svelte passerait par une bague ? il a le visage blanc comme l'écume du lait ; sa moustache est pareille à l'épi des blés ; ses cheveux sont comme la plume du corbeau et ses yeux comme la mûre des champs... » <sup>6</sup>

« Alors, ma petite brebis, prends pitié de sa douleur et dis-lui simplement que j'ai épousé la fille d'un roi dans une contrée belle comme l'entrée du paradis.

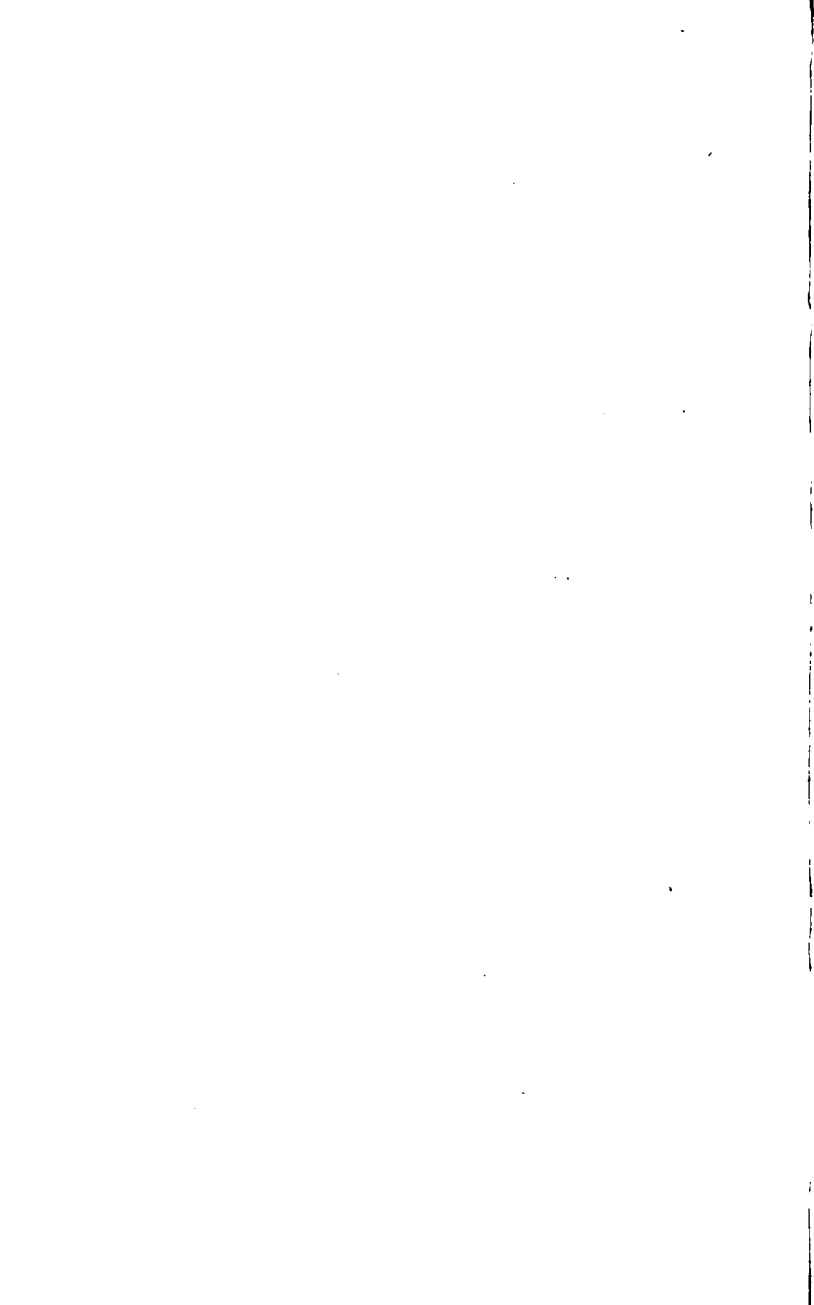
« Mais garde-toi bien de dire qu'à ma noce une étoile a filé ; que j'ai eu pour témoins les pins et les platanes des forêts, pour prêtres les hautes montagnes, pour orchestre des milliers d'oiseaux, et pour flambeaux les étoiles du firmament.... <sup>7</sup>

---

(\*) C'est-à-dire *la Mort*. Voyez l'Introduction.







---

## II

### HERCULE

(**ERCULEAN**<sup>s</sup>)

Trois jeunes filles, trois sœurs, sont allées cueillir des fleurs au lever de l'aurore : la sœur aînée a suivi le cours de la Tcherná<sup>9</sup> ; la sœur puinée est entrée dans le jardin du rivage, et la cadette, la plus sauvage des trois, est remontée le long de la rivière.<sup>10</sup>

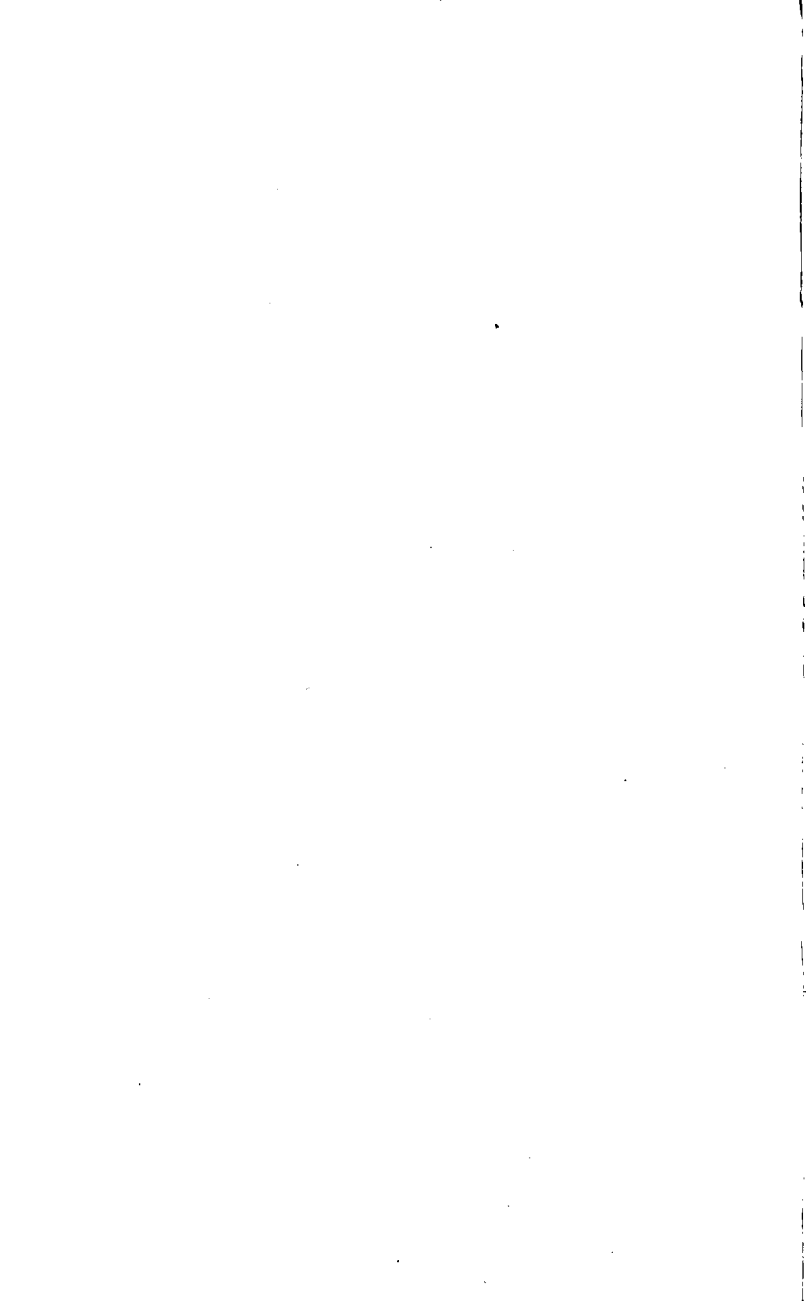
Bien des braves, épris d'amour, ont suivi leurs traces en chantant gaiement et sont revenus en versant des larmes ; mais voici qu'un jeune et beau capitaine du nom d'Hercule apparaît sur la rive ; il s'arrête et parle ainsi à la Tcherná :

« Limpide Tcherná ! suspends ta course et parle-

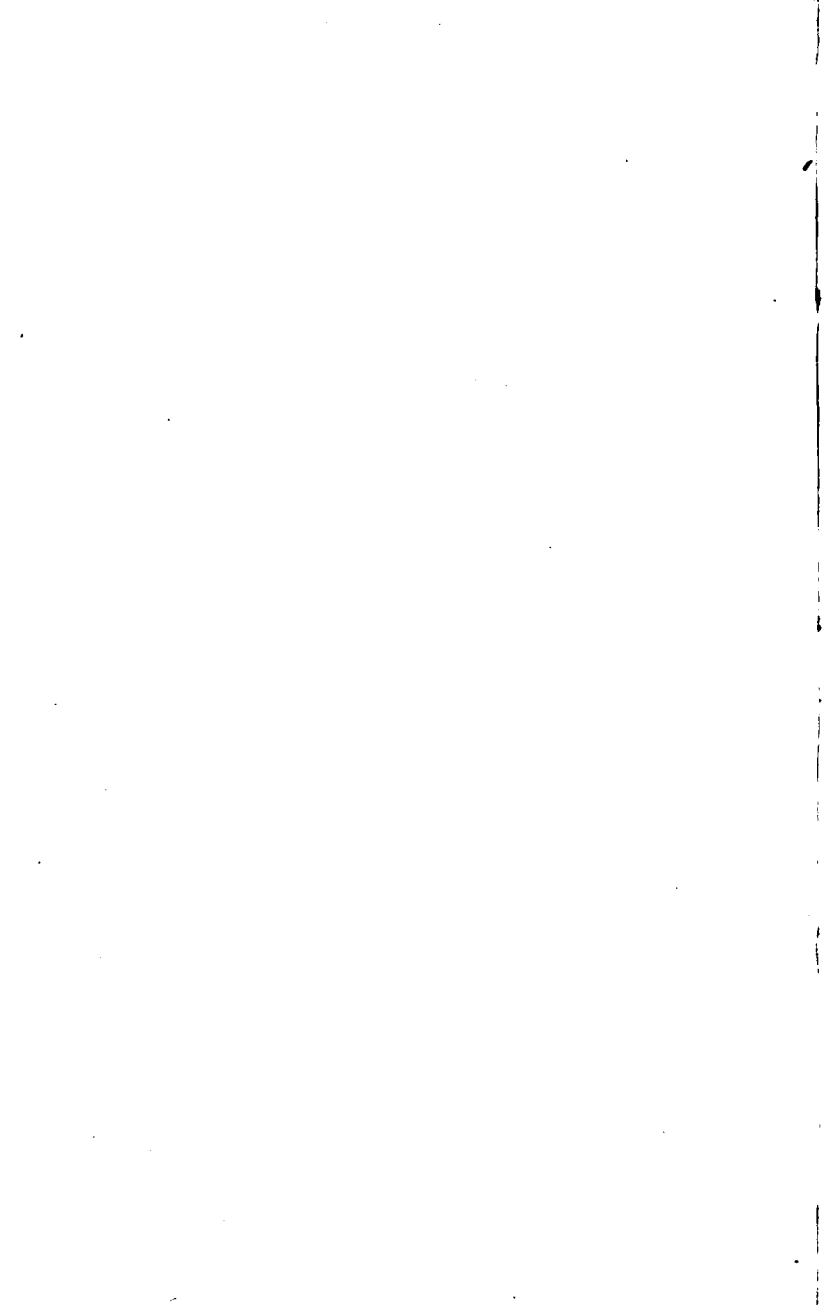








## LE DRAGON





sur un cheval noir de Dobrodja <sup>11</sup> ; il s'arrête près du puits de la Colombe ; le dragon à sa vue rugit de colère :

« Vaillant Ortoman, dit-il, frappe ton cheval noir ; frappe-le tout le long de son corps pour le forcer à fuir... et va-t-en ; dérobe-toi à ma vue si tu ne veux être dévoré à ton tour.

— Petit serpent aux dents d'acier, petit dragon, n'avales pas mon pauvre frère ou je sépare ton corps en deux.

— Que tu me coupes en deux ou non, je ne veux point lâcher ma proie. Cet enfant m'appartient depuis qu'il est venu au monde. Sa propre mère me l'a voué dès sa plus tendre enfance, car elle lui disait toujours en le berçant pour l'endormir :

Couche-toi, endors-toi...

Le dragon doit t'avalier <sup>12</sup>...

« Le brave Ortoman tira son *paloche* <sup>13</sup>, lança son cheval noir de Dobrodja et fendit le dragon ; puis il arracha de ses entrailles le corps du pauvre adolescent, le mit sur ses épaules, le porta dans une bergerie et lui fit prendre des bains de lait pur. C'est ainsi qu'il le délivra du poison venimeux et le rendit à la vie.

Plus tard les deux braves devinrent *frères en croix* <sup>14</sup>, et tant qu'ils vécurent ils firent ensemble de grands exploits ; ensemble ils exterminèrent tous les dragons de la contrée.

---



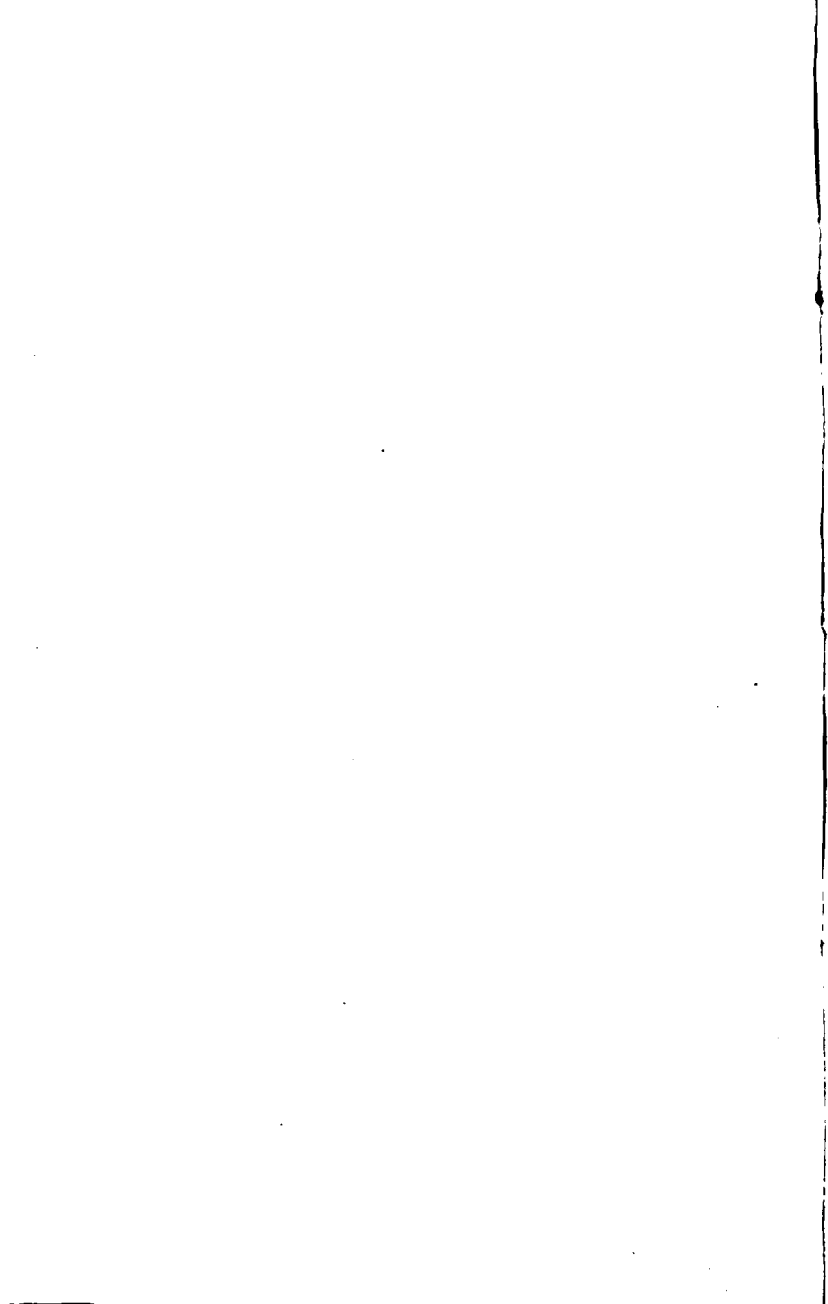








**LE VOILE ET L'ANNEAU**





brodées d'or, quand tu verras se fondre cet or, sache que je n'existerai plus !... »

Le prince monta sur son cheval et partit pour une longue course ; il s'en fut jusqu'au milieu d'une vieille forêt et alluma un grand feu près de la fontaine du Corbeau.

Il plaça alors la main sur son cœur et en tira le voile de soie : à sa vue son cœur se brisa de douleur.

« Mes amis, dit-il, mes chers compagnons d'armes, valeureux enfants des *Zmeï* <sup>17</sup>, arrêtez-vous ici pour prendre votre repas et pour vous reposer à l'ombre de cette forêt. Moi je retourne au village afin d'y chercher mon paloché que j'ai oublié sur la table verte de ma maison. »

Il dit, rebroussa chemin et fit rencontre sur sa route d'un brave monté sur un petit cheval.

« Heur, à toi ! jeune brave. Quelle nouvelle du pays d'où tu viens ?

— Si tu désires la connaître, mon seigneur, sache que cette nouvelle serait peut-être bonne pour tout autre, mais que pour toi elle est fatale. Ton père a dévasté le pays et a noyé ta compagne dans un étang large et profond ! »

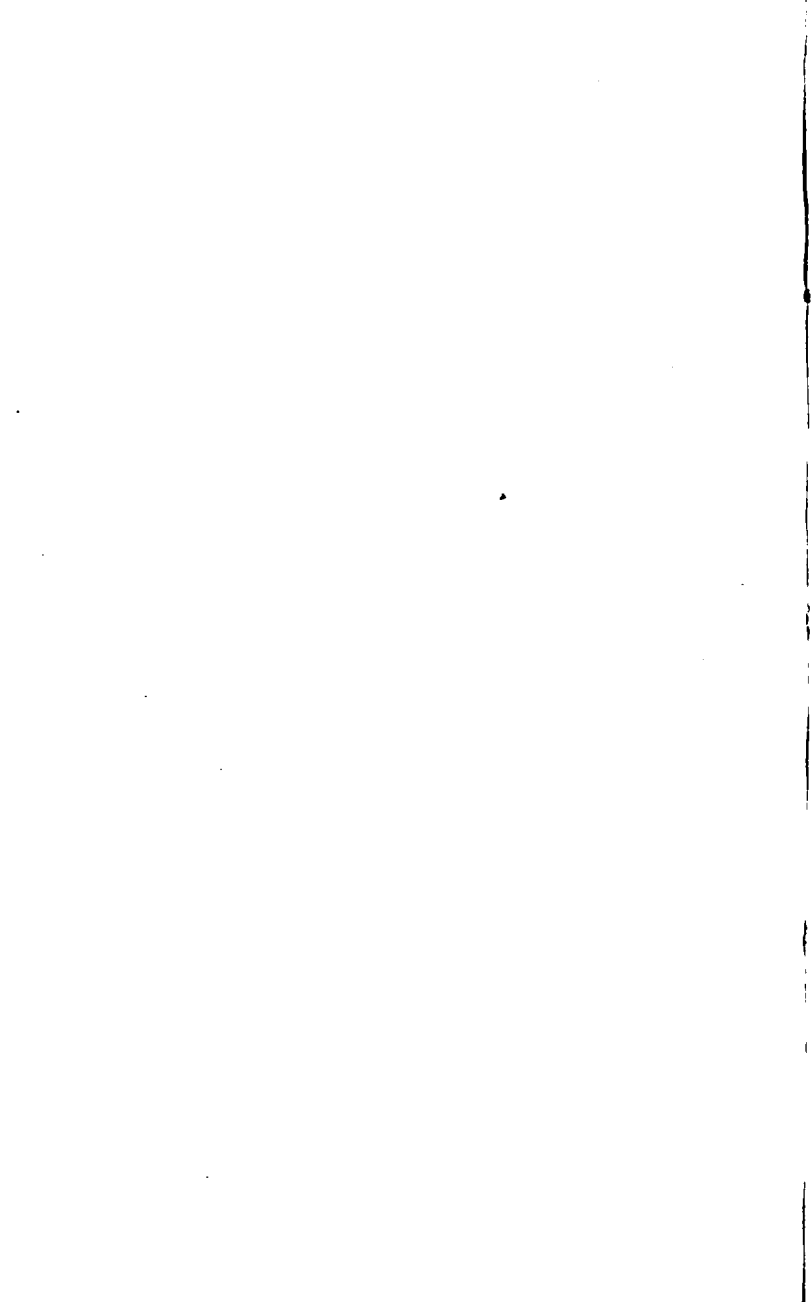
A ces mots, le jeune prince versa des larmes amères et dit : « Jeune brave, prends mon cheval pour l'amener à mon père. Si le roi te demande le lieu où je me trouve, réponds-lui que j'ai remonté le rivage de l'étang et que je me suis précipité dans ses eaux pour aller rejoindre ma jeune épouse, ma bien-aimée. »

.....

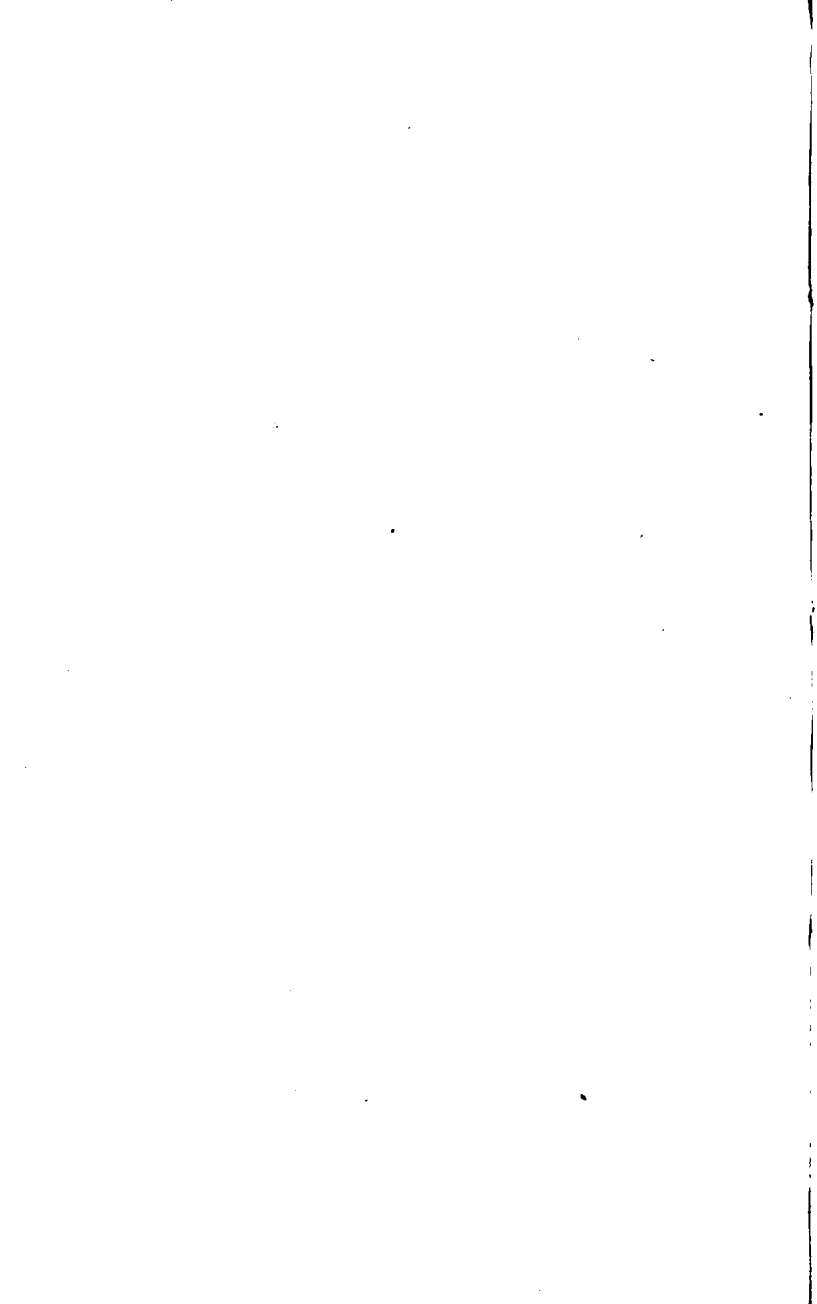
Son père réunit tous les hommes du pays pour faire creuser et dessécher l'étang et quand les eaux furent















**Feuille verte d'ivraie !**

On traîne Boujor à travers le pays pour le montrer comme une bête fauve, puis on le jette dans une prison, privé de ses armes et privé de soleil !

Vieille forêt aux rameaux touffus, quelque belle et majestueuse que tu sois, lorsque l'hiver arrive, ta parure tombe et se fane à tes pieds ! Ainsi que toi, Boujor, dans sa prison, reste étendu la face contre terre !

---

**Feuille verte d'ivraie !**

On jugea Boujor et les juges qui siégeaient au divan lui dirent :

« Etiennet, brigand fameux, as-tu fait mourir beaucoup de chrétiens !

— Je n'ai jamais commis de meurtre, mais j'ai rossé bien des ciocoï.

— Boujor, brigand fameux, avoue franchement où tu as caché tes richesses, si tu veux sauver tes jours.

— Je les ai enfouies aux pieds des arbres pour que les pauvres puissent les découvrir et s'acheter des vaches et des bœufs de labour. »

---

**Feuille verte d'ivraie !**

**Boujor monte sur une échelle ; les pauvres se désolent**



**LE COUCOU ET LA TOURTERELLE**



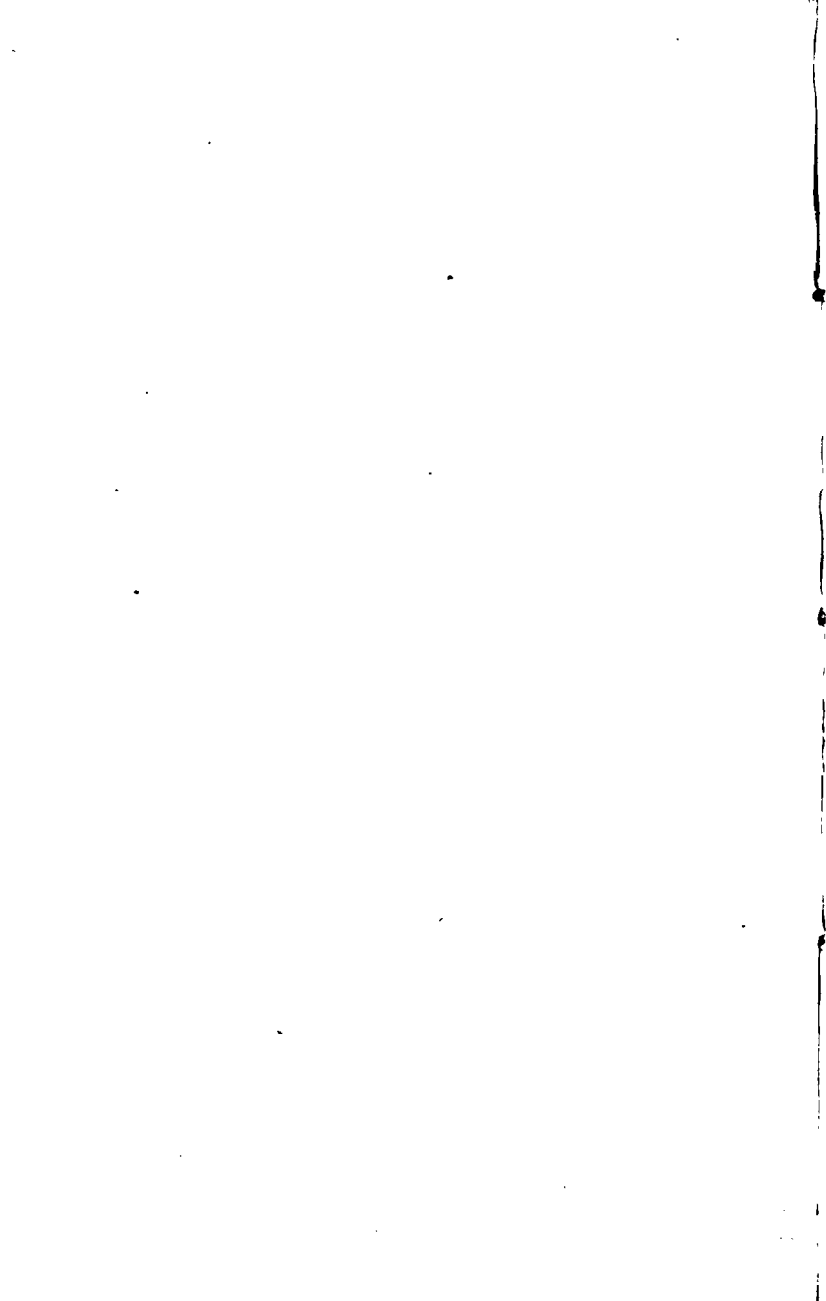






en chantre ou bien en diacre, et je serai si dévot, si dévot que je me rendrai tous les jours à l'église, depuis lundi jusqu'à dimanche, pour m'incliner devant les images saintes et pour te baiser <sup>25</sup>, en sorte que tu ne pourras plus te défendre d'être ma maîtresse, tourterelle chérie !

---











d'eau puisée de ma main ; descends alors de ton cheval pour te désaltérer ; mais avant de boire aie soin de faire le signe de la croix et de souffler à la surface, de peur qu'il ne s'y trouve quelque Néluca et que l'eau ne soit ensorcelée par la sorcière maudite. »

Mircea remercie la jeune fille, se dirige vers la fontaine et y trouve une cofitza pleine d'eau fraîche ; mais il oublie de faire le signe de la croix ; il oublie de souffler sur la surface de l'eau.

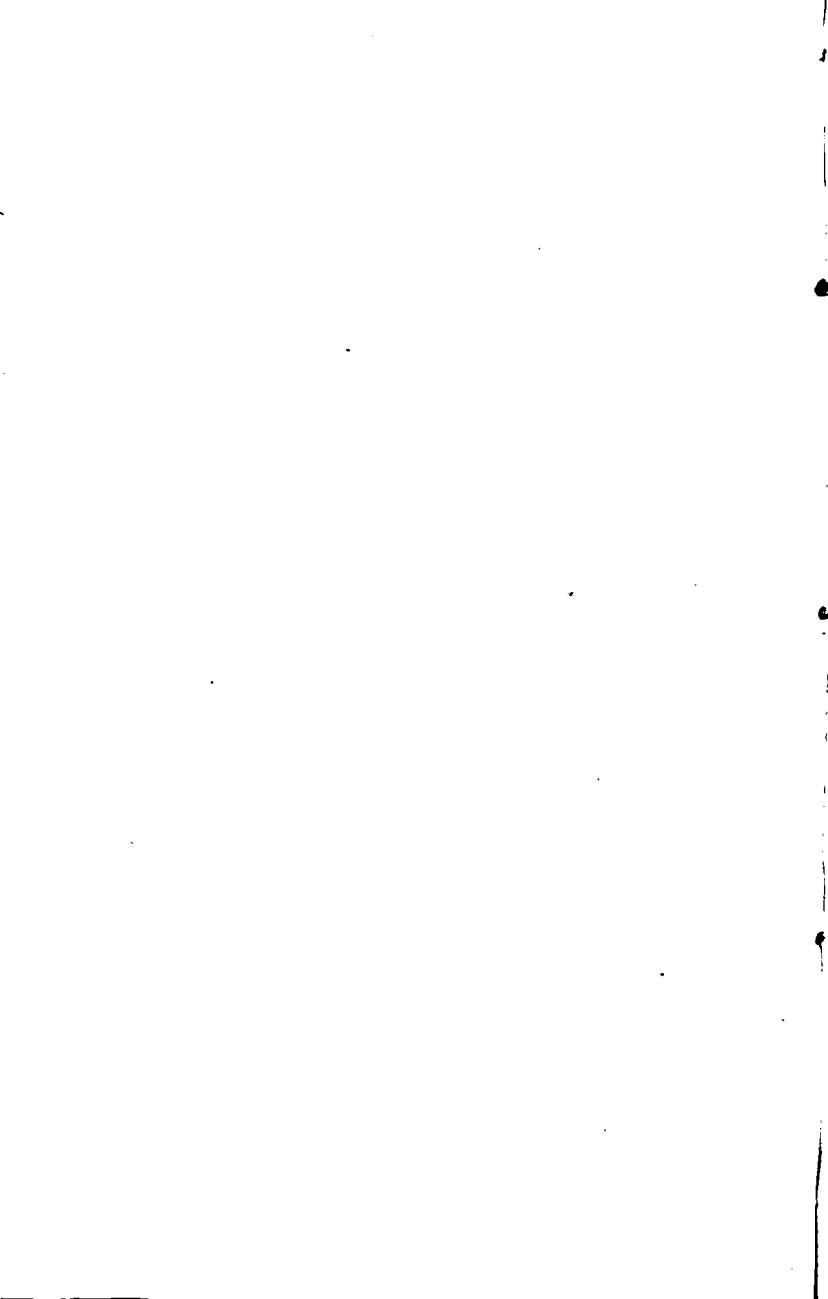
Et à peine a-t-il bu une gorgée d'eau, qu'il éprouve un regret d'amour au souvenir de la jeune fille !

Il boit une seconde fois, et un frisson glacé le pénètre.

Il boit une troisième fois, et tombe mort auprès de la source... Il avait avalé une Néluca !

Puisse-t-elle aller se perdre au fond des déserts !

**LE ROUMAIN GROUE GROZOVAN**



---

## IX

### LE ROUMAIN GROUÉ GROZOVAN 27

Là-haut sur le plateau du Dniester, au bord de l'horizon, et près de la source Galpéou<sup>28</sup>, là où les *Zmeïnes*<sup>29</sup> vont accoucher, là où les lionnes vont se désaltérer, là où les *Zernines*<sup>30</sup> se rassemblent; on aperçoit une multitude et encore une multitude de tentes de toute grandeur.

Au centre, il s'en élève une, la plus haute, la plus belle de toutes; sa forme est ronde, et elle est tendue de châlis de Perse de couleur orange; elle est liée avec des cordons de soie blanche à des poteaux en argent. On dirait d'une tente impériale.

Quel est l'habitant de cette tente splendide? l'habitant et le maître? C'est Ghiraï, le vieux khan dont la ceinture est ornée d'un riche kangiar. De nombreux Ta-



de Tatares. Qu'il y ait ou qu'il n'y ait plus de pardon pour moi, n'importe, je dirai la vérité, écoute :

« Du jour où j'ai pénétré au sein du Boudjiak, j'ai tué, pardieu ! bien des Tatares ; j'ai condamné au triste veuvage bien des femmes ; j'ai fait vieillir bien des jeunes filles ; j'ai enlevé au Boudjiak tous ses meilleurs chevaux <sup>33</sup> et j'ai changé en désert la moitié de ce pays ainsi que le tiers de la Crimée.

« En traversant le Pruth pour venir ici, j'y ai construit un large et beau pont afin de pouvoir transporter vos richesses dans mon pays avec de grands chariots chargés de jeunes filles tatares réduites en esclavage.

« Holà hé ! vieux khan, laisse ton kangiar à ta ceinture, et puisqu'il faut que je meure, accorde-moi de mourir dignement comme un Roumain et non comme un païen. Permits-moi de confesser mes péchés et de pourvoir au salut de mon âme avec l'assistance d'un prêtre chrétien, du vieux moine qui chante des psaumes là-bas dans ce grand monastère.

« Hélas ! je suis bien criminel ! bien chargé de péchés ! car j'ai séduit ta propre sœur, et j'ai tué ta mère, et j'ai massacré ton jeune frère, et j'ai brûlé vif ton vieux père ! »

A ces mots le khan Ghiraï oublie son kangiar, et d'une voix altérée il ordonne à quelques-uns de ses mirzas de prendre une escorte de cinquante Tatares et de conduire Groué au monastère.

Les Tatares partent soudain, et conduisent le prisonnier auprès du prêtre chrétien, un véritable saint sous les traits d'un homme, qui chante des psaumes nuit et jour dans l'intérieur du monastère.

Voyant cela, Groué, sans perdre de temps, se signe

deux fois en s'écriant : « Aide-moi, Seigneur Dieu ! » puis il saisit une hache et se jette comme un lion rugissant sur les Tatares.

Les Tatares crient : « Aman ! » et disparaissent !

Voyant cela, Groué se rend aux écuries du vieux khan. Arrivé à l'entrée, il aperçoit un cheval qui hennissait, un poulain de quatre ans, et qui devait en avoir cinq à l'été prochain.

Groué s'en approche, le touche de sa main pour essayer ses forces et le fait rouler sur les poutres.

Ce n'est pas un tel cheval que Groué désire !

Mais voici tout au fond de l'écurie, là-bas, un cheval noir aux formes rondes, un cheval qui n'a jamais vu la lumière du soleil depuis que sa mère l'a mis au monde.

Groué s'avance vers lui, le saisit par la crinière et le secoue fortement, mais sans pouvoir le faire bouger de sa place.

C'est bien là le cheval qu'il faut à Groué.

Après l'avoir fait sortir des écuries, Groué le selle, lui met la bride, l'embrasse sur les deux yeux et le monte. Ils partent. En trois bonds le cheval s'arrête à l'entrée de la tente du vieux khan.

A cette vue le Ghiraï soupire tristement et dit : « Oh ! Groué, fameux vaillant, je te pardonne, mais jure-moi de ne jamais vendre mon cheval noir à un montagnard ; les montagnards sont gens de ruses. Vends-le à un Moldave, les Moldaves sont plus riches, plus généreux ; ils ont une âme plus fière !

« Le Moldave aura soin de ce beau cheval pour parader aux fêtes et aux noces, et, si un jour je le ren-

contre, son maître m'en fera cadeau, ou bien il me le cédera au prix de trois fois son poids d'or, payé en ducats vénitiens de la valeur de cinq piastres le ducat. »

Groué répond en souriant : « Pauvre vieux Ghiraï, tu oublies que je suis fils de Roumain. Or, étant fils de Roumain, ne sais-tu pas que ton cheval intrépide et vigoureux est mon propre frère ?

« Cependant si tu possèdes de rapides coursiers et des Tatares courageux, des coursiers qui puissent et des Tatares qui osent me poursuivre, donne-leur l'ordre de se lancer après moi et de chercher à m'atteindre le long de cette vaste plaine. »

Le vieux khan fait un signe ; soudain les Tatares s'élancent sur le steppe couvert d'herbes sauvages et d'ivraie ; ils courent et s'alignent bientôt les uns derrière les autres à la suite du cheval noir, du cheval noir endiablé. Mais aucun ne peut l'atteindre. Il ne court pas comme court un cheval ; il s'élançe par bonds comme un lièvre en dévorant l'espace, et hennit fièrement.

Malheur à vous, pauvres païens ! vous ne verrez plus le soleil de demain ! Groué a fait volte-face, et se précipite comme un ouragan dans un champ de blé ; il atteint les Tatares l'un après l'autre et les moissonne avec son glaive ainsi que des gerbes d'épis.

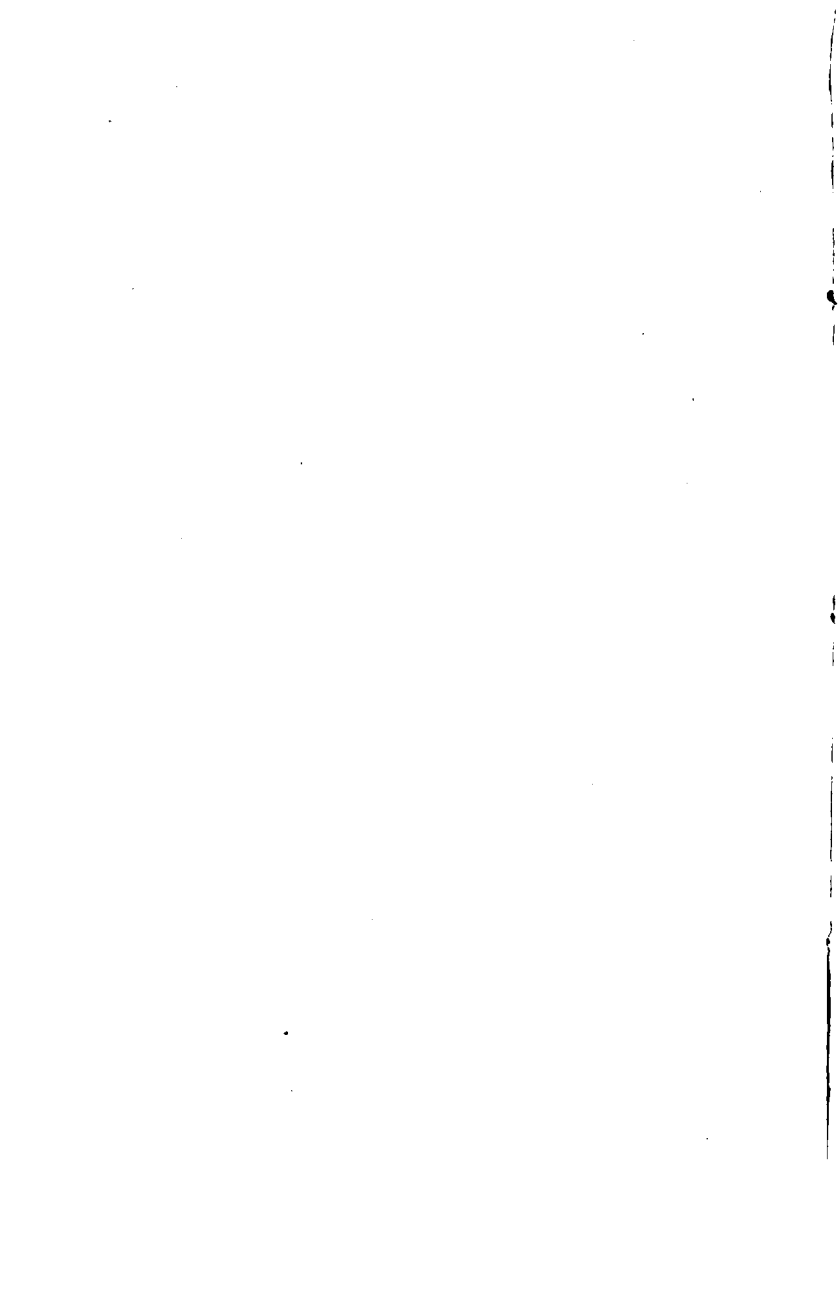
Après cet exploit, Groué quitte le Boudjiak et repart en Moldavie, pareil au soleil qui répand à la fois la lumière et la chaleur, car il fit beaucoup de bien en ce monde afin de racheter son âme.

Il baptisait les enfants pour en faire des chrétiens et donnait à chacun de ses filleuls un poulain de trois









---

X

LE SOLEIL ET LA LUNE

(SOARELE SI LUNA.)

Frère ! un jour il prit envie au Soleil,  
Il lui prit envie de se marier.  
Pendant neuf ans, traîné par neuf chevaux,  
Il parcourut le ciel et la terre  
Avec la rapidité de la flèche et du vent ;  
Mais il fatigua vainement ses coursiers :  
Nulle part ne trouva une épouse digne de lui,  
Nulle part dans tout l'univers n'en vit  
Qui égalât en beauté sa sœur Hélène,  
La belle Hélène aux longs cheveux dorés. (34)  
Le Soleil s'en fut à sa rencontre  
Et de sa voix lui parla ainsi :  
« Ma chère petite sœur Hélène,  
Hélène aux longs cheveux dorés,





Le clocher trembla sur sa base,  
Les prêtres perdirent la voix,  
Et leurs habits sacrés se détachèrent.  
La pauvre Hélène fut prise de terreur,  
Car tout à coup, malheur à elle !  
Une main invisible la saisit,  
Et l'ayant enlevée dans l'espace  
La précipita dans la mer,  
Où elle fut changée aussitôt  
En un beau poisson doré.  
De son côté le Soleil pâlit,  
Et remonta dans la voûte céleste ;  
Puis se laissant choir vers l'Occident,  
Il plongea bientôt dans la mer  
Pour aller retrouver sa sœur Hélène,  
Hélène aux longs cheveux dorés.  
Cependant le Seigneur Dieu,  
Sanctifié dans le ciel et sur la terre,  
Prit le poisson dans sa main  
Le lança de nouveau dans l'espace  
Et le métamorphosa en lune,  
Puis il parla ainsi  
(Or, quand le Seigneur parlait,  
L'univers entier tremblait,  
Les flots des mers se calmaient,  
Les cîmes des montagnes s'inclinaient  
Et les hommes d'effroi tremblaient !) :  
« Toi, Hélène aux longs cheveux dorés,  
Et toi, Soleil resplendissant,  
Qui êtes purs de tout péché !  
Je vous condamne pour l'éternité  
A vous suivre des yeux dans l'espace,







**NOVAK ET LA FILLE DU KADI**





gitza, ne buvait, ni ne mangeait, mais soupirait, soupirait profondément.

Le vieux Novak le voyant ainsi : « Ohé ! mon neveu Jovitza, lui criait-il, enfant chéri de la Novagitza ! tu ne bois ni ne manges ; pourquoi es-tu triste et pensif ?

— Oh ! mon oncle, je suis triste et pensif depuis que mes yeux ont vu la fille du kadi, la nièce du sultan ! Hélas, du jour que je l'ai aperçue, la vie s'est éteinte en moi !

— S'il en est ainsi, mon petit neveu Jovitza, enfant chéri de la Novagitza, au lieu de soupirer, rends-toi dans mes écuries ; choisis le meilleur de mes cinquante chevaux à la robe frisée, et va toi-même conquérir ton trésor.

A ces mots, le jeune homme se levait de table, s'inclinait devant le vieux Novak, lui baisait respectueusement la main droite et se dirigeait vers les écuries... Mais des cinquante chevaux à la robe frisée pas un ne lui convenait.

Voyant cela, il allait tout au fond des écuries, attiré par le hennissement d'un poulain, un jeune *zméou*<sup>38</sup>, leste, nerveux, taillé pour la course, pouvant courir pendant l'espace d'une année sans s'arrêter et ne devant jamais être pris dans le lacet du palefrenier.

Jovitza le sortait des écuries, le montait soudain et le lançait à grande carrière. Bientôt le cheval arrêtait son vol à la porte d'un jardin plein de fleurs qui souriaient aux cadines<sup>39</sup> et de cadines qui souriaient aux fleurs.

« Toi la fille du kadi, la nièce du sultan, disait Jovitza, viens m'apporter une fleur, viens me la donner de ta main afin de soulager mon âme ! »



arrivait en trois bonds devant la maison du vieux Novak.

Mais le kadi arrivait en même temps et déjà levait le glaive sur la tête des coupables, quand tout à coup le vieux Novak se montrait à ses yeux.

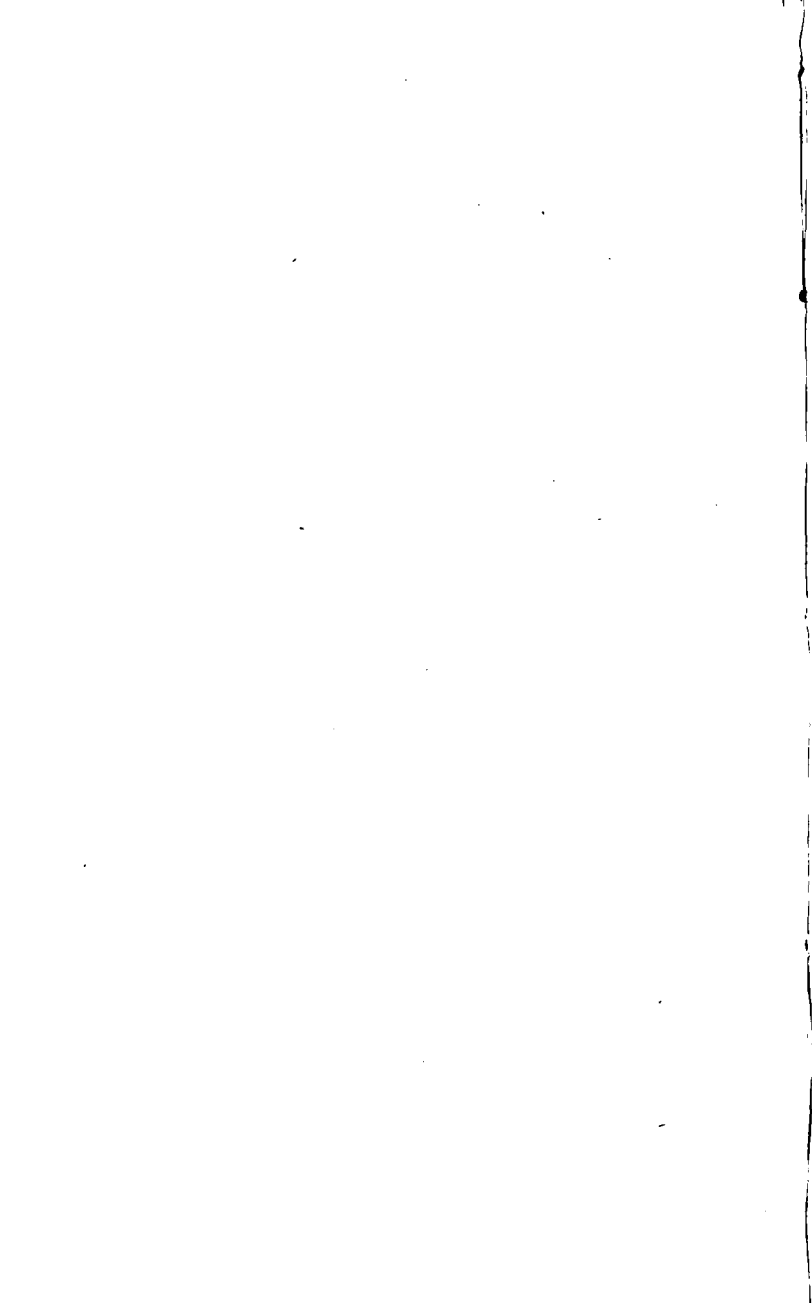
Le vieillard relevait ses longs cils avec le bout de ses béquilles pour voir son hôte et lui disait :

— Arrête, compère le kadi et souviens-toi de ces paroles : « Les jeunes hommes font les querelles, et les vieillards font les réconciliations. »

---

**DOLKA**

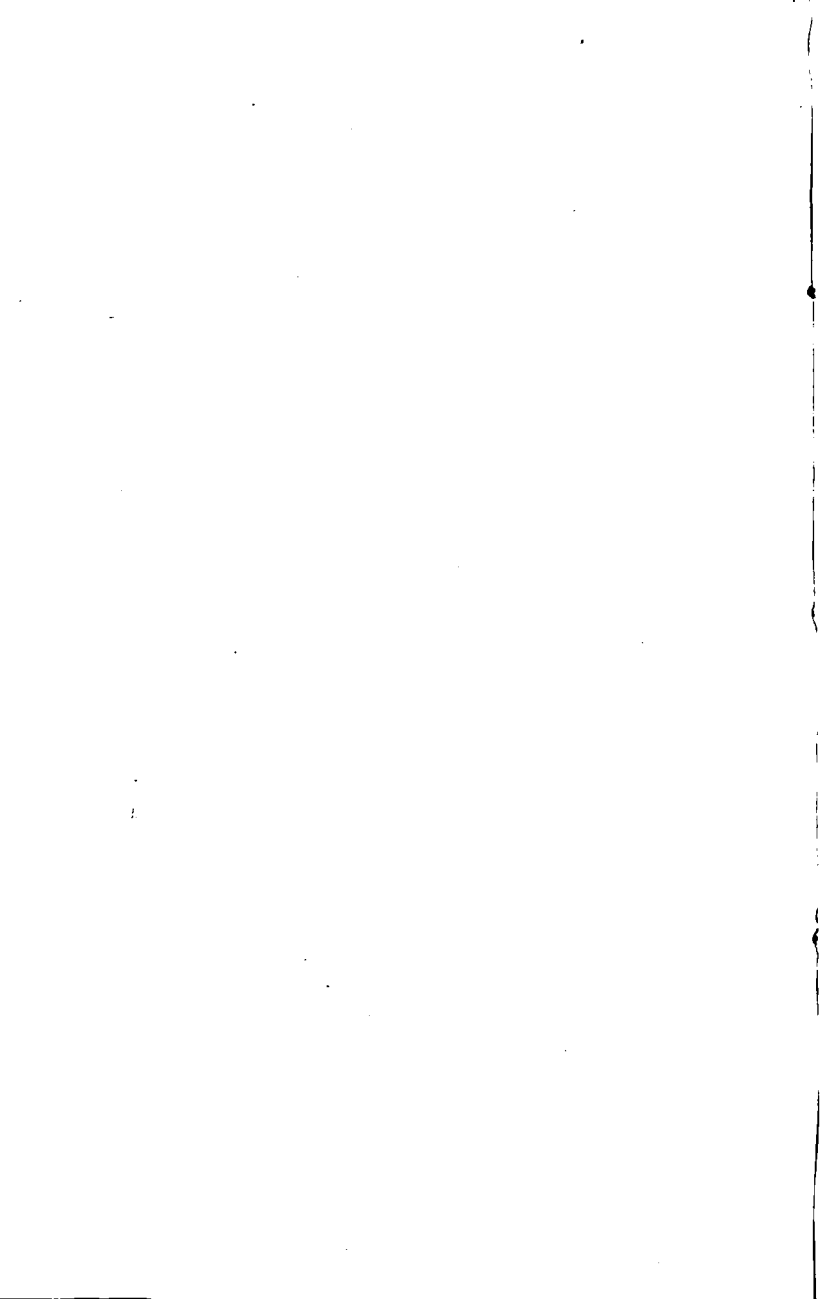




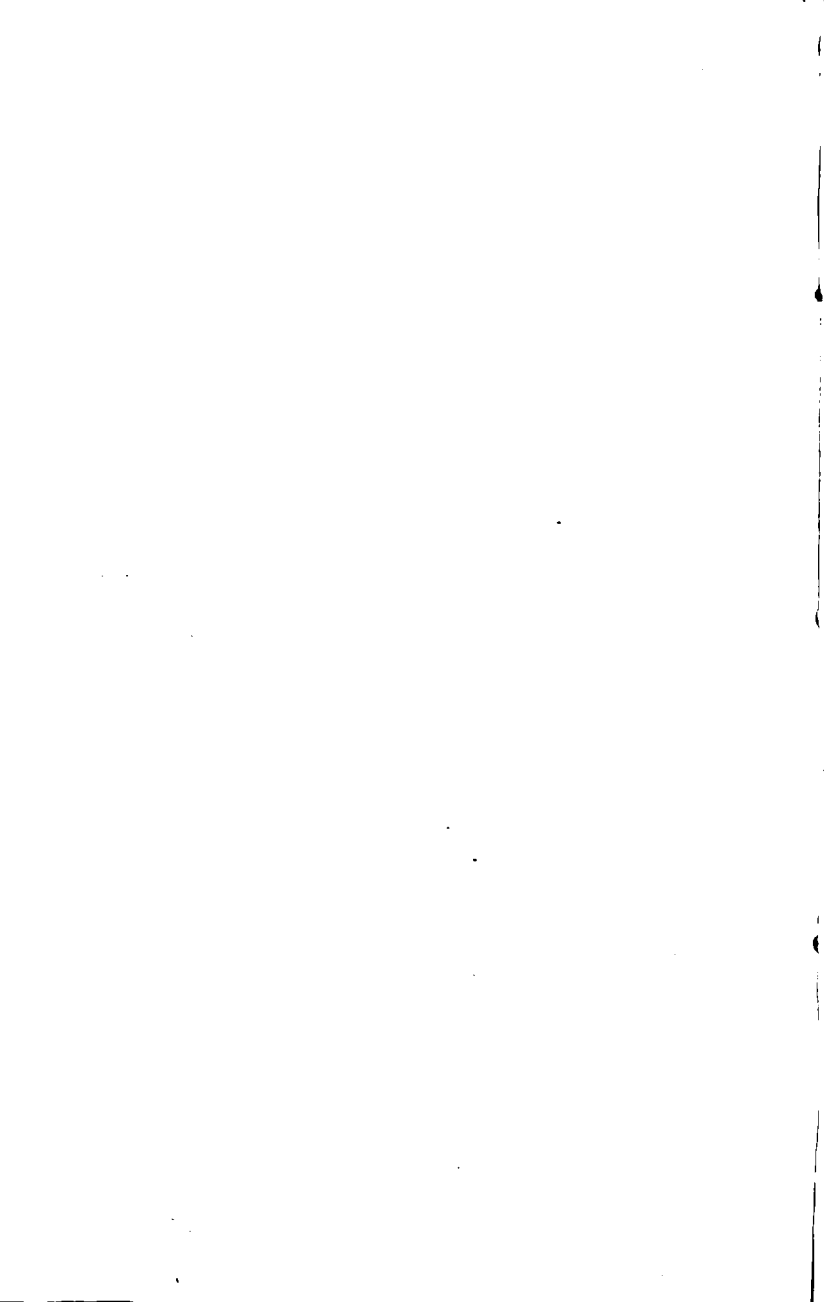








## LE PAON DES FORÊTS



---

## XIII

### LE PAON DES FORÊTS 42

(PAUNASUL CODRILOR)

Sur la montagne, sur la colline  
Passent une jeune fille et un brave,  
Jeune fille blonde aux cheveux dorés,  
Brave, à la figure jeune et fière,  
Dont la taille tiendrait dans un anneau.  
Le brave dit et redit :  
« Oh ! mon amie, chante-moi ta chanson  
« Qui m'est chère comme mon âme.  
— « Ami, je la chanterais volontiers,  
« Mais à ma voix les forêts retentiront,  
« Et soudain apparaîtra devant nous  
« Le paon des forêts, le brave des braves.





— « Oh ! mon amie, ma belle amie,  
« Viens rattacher ma ceinture ;  
« Vois, mes forces diminuent  
« Las ! et je perds mon trésor <sup>43</sup>. »

— « Ami, non, je n'en ferai rien ;  
« Car cette lutte est loyale,  
« Et qui de vous deux sera vainqueur,  
« Je l'accepterai pour époux. »

A ces mots les deux rivaux s'élançant,  
Ils se secouent avec plus de rage,  
Avec plus de force ils s'étreignent,  
Avec plus de vigueur ils luttent.  
L'un des deux reste enfin vainqueur,  
L'autre tombe vaincu à ses pieds.

Lequel des deux est victorieux  
Et s'éloigne avec la jeune fille ?  
C'est le paon des forêts, le brave des braves.  
Lequel des deux est tombé dans la lutte  
Et reste seul, abandonné ?  
C'est le jeune brave à la taille fine :  
Il expire dans la solitude des forêts !

---









descend dans la vallée à l'endroit où elle se rétrécit, là-bas où passent les *Mokans* <sup>46</sup> qui transportent du sel.

Posté au milieu du chemin, il rencontre bientôt un jeune Mokan et lui parle ainsi :

« Bon voyage à toi, le Mokan.

— A toi merci, Codréan, mon frère.

— Ohé ! le Mokan ! ohé ! le montagnard ! ne veux-tu point échanger ton alezan contre le manteau qui couvre mes épaules ? Je te donnerai en sus un grand chariot tout chargé de sel et attelé de huit bœufs afin que tu retournes riche dans ton pays.

— Mon alezan n'est pas à vendre et je ne veux pas l'échanger, car sa mère vaut à elle seule la riche vallée de l'Oltou<sup>47</sup>, et avec le prix de mon alezan je pourrais acheter la ville de Moviléou tout entière.

— Hélas ! mon petit Mokan chéri, un désir indomptable s'est emparé de moi ; fais selon mon désir... Dieu est grand ! laisse-moi essayer ton alezan pour voir s'il a la rapidité du faucon, et si son allure me convient, je promets de te donner jusqu'à mon âme. »

Le jeune Mokan consent et Codréan s'élançe. Il frappe l'alezan de sa baguette, et le noble coursier fuit d'une telle vitesse qu'il semble que la vallée se liquéfie<sup>48</sup>. Il fuit en hennissant ; le brigand s'en va en riant, et le pauvre Mokan reste seul en versant des larmes.

« Holà hé ! Codréan ! infâme brigand (j'aurais dû le deviner à l'épaisseur de tes sourcils), reviens du moins pour me donner les huit bœufs que tu m'as promis, et ton manteau, et un peu d'argent pour subvenir à mes besoins.

— Fais plutôt le signe de la croix, misérable Mokan, et console-toi avec la pensée que tu as traité le fameux





et se met en route pour aller s'arrêter au bout du plateau de Copóou dans le bois de Briazou<sup>80</sup> où le brigand a élu domicile.

Il choisit bientôt une place à l'ombre pour y étaler son festin et se livre à la folle gaieté sans plus se soucier de la potira. Cependant la potira est sur ses traces ; elle est composée d'Arnautes dont les armes chargées de bonne poudre de chasse ne manquent jamais le but.

A la vue de la potira, Codréan colle ses lèvres à la ploska et y puise une nouvelle dose de gaieté pendant que les Arnautes lui disent : « Rends-toi, Codréan, et laisse-toi enchaîner, si tu ne veux être emmené criblé de blessures.

— « L'agneau est gras ; la ploska est encore lourde ; si vous êtes des braves, si vous êtes de bons frères, voici la table, prenez-y place et mangez avec moi ! »

Ainsi répond le brave Codréan ; mais les Arnautes ôtent soudain leurs pistolets de la ceinture et font feu en pleine poitrine du brigand.

Il bondit et s'écrie : « Ah ! brigands, ah ! païens ! vous n'êtes bons qu'à jeter en proie aux chiens. »

Et disant cela, Codréan presse sa blessure entre ses doigts, fait sortir les balles teintes de son sang et avec elles il charge sa carabine. Feu !... la charge porte en plein et les Arnautes se tordent dans leur sang.

Mais voici que Léonti l'Arnaute (puisse la terre l'engloutir lui et tous ses enfants !) ajoute des boutons d'argent<sup>81</sup> à la charge de son fusil et il fait feu de nouveau sur Codréan. Codréan pousse un hurlement, — hurlement de rage et de douleur, — il s'appuie sur sa carabine, saisit sa hache et la lance à la tête de Léonti ; la tête vole et roule à terre ; le sang coule à gros bouillons,





fend le boutouk qui emprisonne ses pieds, puis s'écrie en brandissant son arme :

— Holà hé ! brigands païens ! vous n'êtes bons qu'à jeter en proie aux chiens... Et il s'élançe ; il massacre la potira qu'il rencontre sur son passage, et s'en va droit au palais du prince.

— Ouvre donc ta fenêtré, Altesse Princièrè, crie-t-il ; ouvre-la pour que nous puissions nous voir et nous ouïr face à face. Or, apprends ceci, qu'il est indigne d'un prince de faire mourir des braves tels que moi ! »

Le prince, saisi de terreur, court se cacher dans les cavaux du palais ; cependant les Arnauts qui composent sa garde arrivent en troupe et ferment les portes de la cour. A leur vue, Codréan aiguise son paloche et s'écrie à voix haute :

« Holà hé ! mon petit alezan, cher à Codréan, où es-tu, mon brave compagnon ? où es-tu pour sauver les jours de ton maître ? »

L'alezan entend cette voix et y répond par un hennissement ; soudain il brise les attaches qui le retiennent dans l'écurie et accourt vers son maître sans selle et sans bride ; joyeux et fier, il touche à peine le sol de ses pieds, il vole, la crinière et les naseaux au vent.

L'heureux Codréan caresse son cheval, saute dessus rapidement, se précipite à travers la troupe des Arnauts, franchit le mur de pierre et s'écrie en le franchissant :

« A toi le trône, prince ; à moi la liberté et la bravoure ! Adieu, tu n'es pas digne de Codréan. »



# LE CHOLÉRA



---

## XV

### LE CHOLÉRA

Sur le rivage de Pruth, dans la maison de Vilkou, Vilkou boit gaiment et caresse ses trois enfants sans nul souci du choléra ; mais sa mère tremble pour lui et lui dit :

Vilkou, enfant chéri de ta mère, Vilkou, mon beau brave, tu bois gaiment et caresse tes enfants sans nul souci du choléra, — hélas ! cesse de boire et de te livrer à la joie, car le choléra est déjà sur les bords du Pruth et déjà il a franchi la rivière. »

A ces mots Vilkou attèle quatre bœufs à son chariot et part pour aller faire le commerce. Arrivé au coude de la rivière, il aperçoit tout à coup un horrible fan-



tôme qui venait à lui à travers champs ; c'était une vieille édentée, bête venimeuse, ayant la peau collée sur les os et portant des serpents entrelacés dans ses cheveux en désordre.

Elle venait, frère, elle venait comme la foudre, et l'herbe se fanait derrière elle, et les hommes tombaient morts et des milliers de plantes épineuses poussaient sur ses traces.

« Bon voyage , dit-elle à Vilkou ; où vas-tu ainsi hardiment, mon beau voyageur ?

— Au diable la vieille édentée, répond Vilkou ; où cours-tu rapidement ainsi ?

— Je vais à la maison de Vilkou, sur les bords du Pruth, pour ravir le reste des jours de ce brave.

— O toi ! fléau voyageur, fléau cruel et exterminateur, tiens, prends mon cheval ainsi que mes armes et accorde-moi quelques jours encore pour que je puisse revoir mes enfants qui me sont chers comme la lumière du soleil ; tiens, prends aussi mon chariot et mes bœufs, prends tout et va-t-en de chez nous.

— Qu'ai-je besoin de tes faibles armes quand je possède les armes de l'enfer ? J'ai trois faux invisibles qui fauchent les hommes par centaines et milliers... Qu'ai-je besoin aussi de ton cheval quand je possède le coursier de Satan, lequel ne s'arrête jamais dans son vol et jamais ne se fatigue ? Garde ton chariot, garde tes bœufs... Ce que je veux, ce sont tes jours, et je les prends. »

Soudain la vieille allonge les vieux os de ses maigres









---

## XVI

### LE PAUVRE SERBE

(SERB ŞARAC)

Un pauvre Serbe se promène au milieu de Stamboul ; il est brave et bien fait de sa personne, mais, hélas ! pauvre, Dieu sait comme ! Pourtant ses chausses sont de drap écarlate à cinq ducats l'aune ; sa chemise est de soie ; ses pieds sont chaussés de sandales festonnées dont chaque feston vaut un ducat, chaque bande une piastre et chaque courroie un para.

Le pauvre Serbe parcourt les rues, monté sur un cheval magnifique. Quand le *mourgo* <sup>56</sup> hennissait, tout Stamboul en retentissait, et les Osmanlis, saisis de terreur, disaient au cavalier :

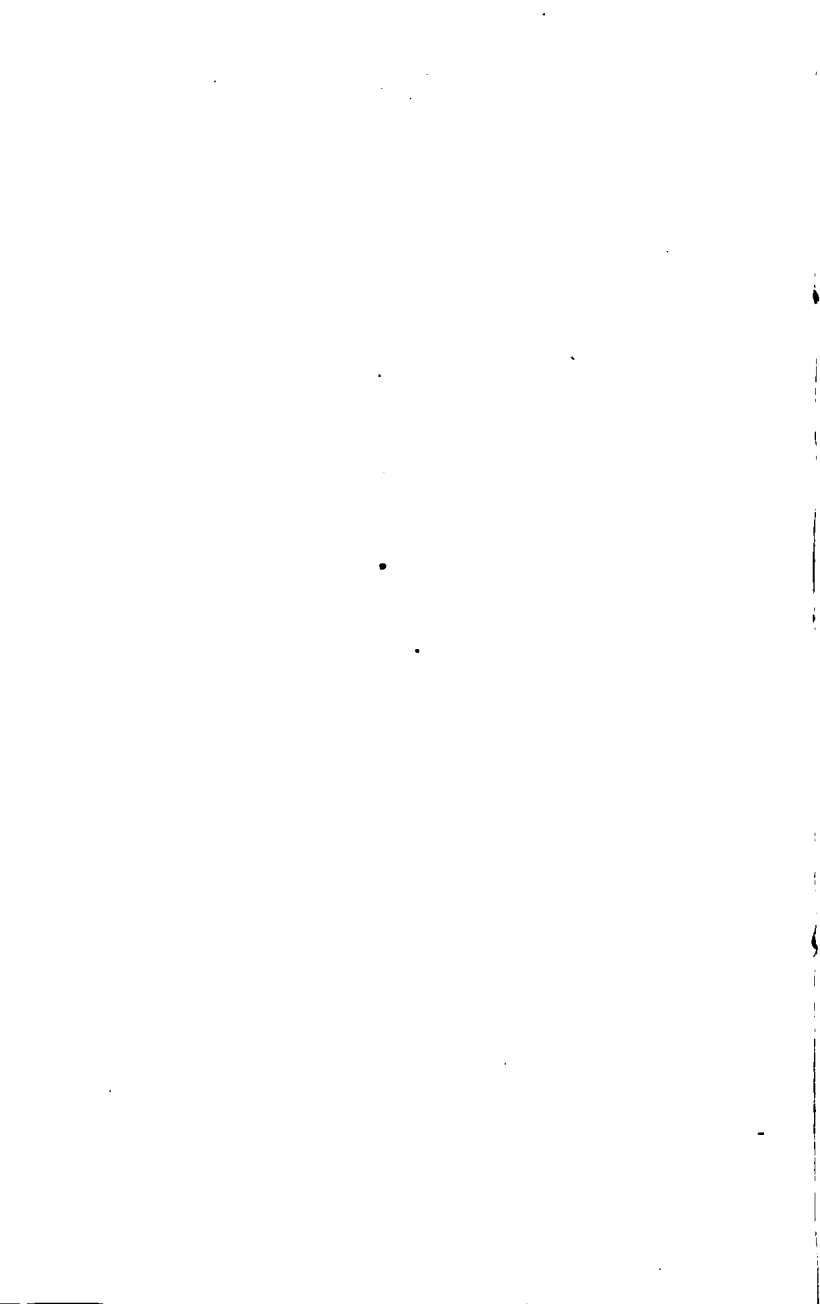


















fines et de petites pastalés faites d'*irmiliks* d'or. » 60

Kira l'écoutait en riant et lui répondait : « Il n'est pas vrai qu'il ait jamais existé d'alliance entre les corbeaux et les hirondelles, entre les serpents et les fleurs, entre les ours et les chevreuils, entre le soleil et les nuages. »

A ces mots, le nègre, couvert d'écailles, enlevait Kira dans ses bras robustes, sautait dans un caïque et le poussait à la dérive du côté de Soulina.

Soudain les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, accouraient sur le rivage en appelant leur sœur ; puis se lançant à la nage et plongeant sous l'onde, ils reparaissaient en un clin d'œil à côté du caïque.

Ils y sautaient légèrement, précipitaient le nègre dans les flots, et, se retournant vers Kira, ils l'apostrophaient ainsi : « Sœur méprisable, sœur chargée de péchés, dis quelle mort tu préfères, la mort en plein soleil ou bien la mort au sein des ténèbres.

— Oh ! mes frères chéris, je ne veux mourir ni à la lumière du soleil, ni dans les ténèbres de la nuit. Je suis innocente. Oh ! je le jure par le nom sacré de mon Dieu, je suis innocente... »

Mais les frères de Kira, les brigands de Braïla, les serpents du Danube, conduisaient à la maison leur malheureuse sœur ; et que faisaient-ils ensuite ?

Ils l'attachaient à un poteau et l'enveloppaient de langes.

Et que faisaient-ils encore ?

Ils enduisaient son corps de goudron et y mettaient le feu sans pitié.

« Sœur misérable, s'écriaient-ils, sœur chargée de







**TOMA ALIMOCHE**



---

## XVIII

### TOMA ALIMOCHE

Au loin, frère, au loin,  
Au loin et pas trop loin,  
Là-haut, sur le plateau du Dniester,  
Sur la terre de l'Ottoman,  
A l'horizon de ces collines,  
Au val des cinq ormeaux  
Poussés de la même tige,  
Comme des frères de la même mère,  
Se trouvait Toma Alimoche,  
Boyard de la Basse-Moldavie.  
Près de lui, son fidèle mourgo,  
Attaché à un clou d'argent,  
Broutait l'herbe épaisse,  
Tandis qu'assis à l'ombre,

Devant un large festin,  
Il faisait joie et bombance  
Et s'exclamait en mangeant :

« Je voudrais bien boire à quelqu'un  
« Et ne sais à qui boire.  
« Boirai-je à mon mourgo ?  
« Mais le mourgo est un peu fou,  
« Il n'est propre qu'à courir.  
« Boirai-je à mes armes,  
« Mes armes, mes sœurs chéries ?  
« Mais elles ne sont que bois sec,  
« Bois sec et fer froid. »

Pour lors, voilà qu'il entend  
Un hennissement lointain  
Qui toujours se rapprochait.  
Toma se lève lentement,  
Regarde par-dessus les plaines,  
Et aperçoit un jeune brave  
Sur un cheval noir et léger,  
Un cheval de la Dobrodja,  
Qui valait un coursier royal.  
Ce brave, grand et chevelu,  
Ainsi qu'un chêne au feuillage épais,  
C'était Mané aux larges épaules !  
Il portait un *kojok* <sup>62</sup> large et soyeux.  
Et une massue grossière  
Façonnée à coups de hache.  
Il s'approche de Toma  
Et lui parle ainsi :

— « Holà ! Toma Alimoche,  
« Boyard de la Basse-Moldavie,  
« Que chevauches-tu nos terres,  
« Dévastant champs et prairies ? »

Le boyard Toma Alimoche  
Lui offre un verre de vin rouge :

— « Joie et santé à toi, Mané le bâtard !  
« Mais pourquoi te mettre en courroux ?  
« Viens plutôt boire avec moi. »

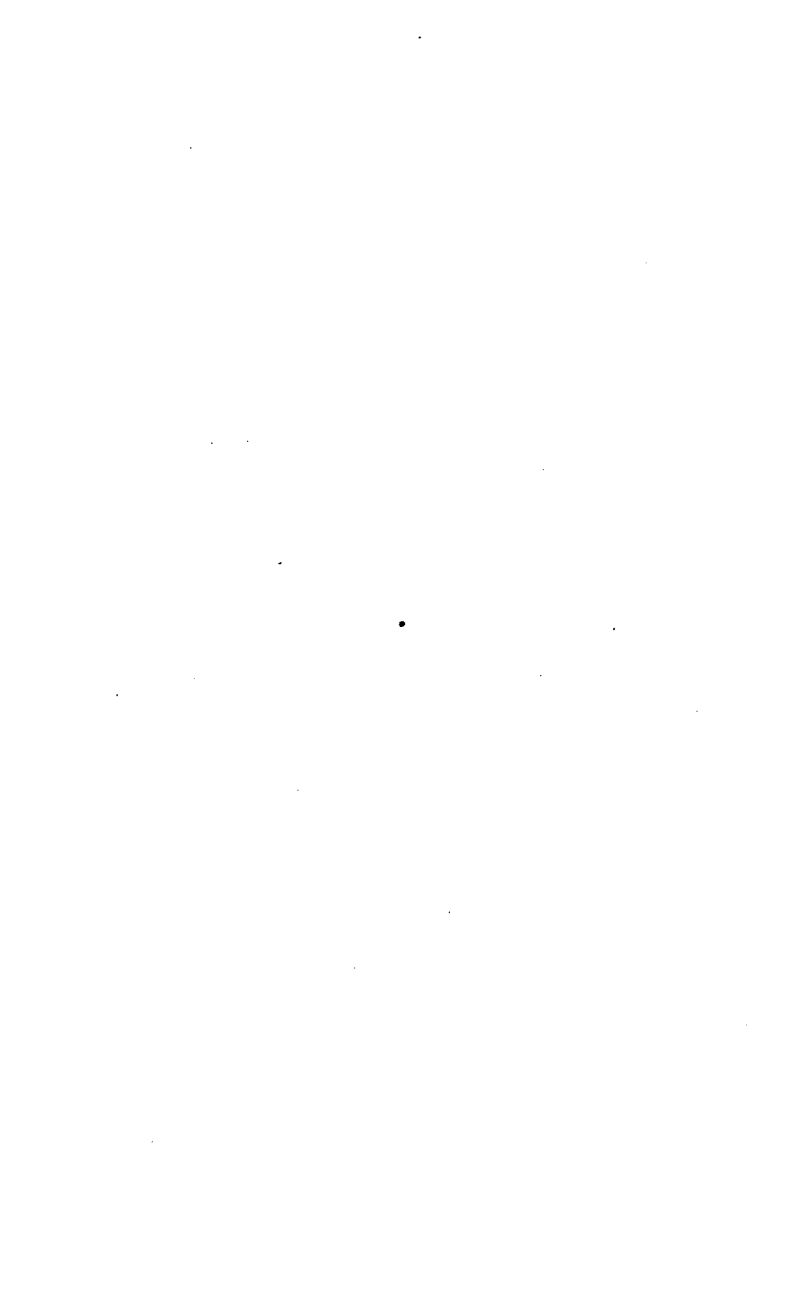
Mané prend le verre de la main gauche,  
De l'autre il saisit sa massue  
Et la manie si adroitement  
Et la lance avec tant de force,  
Qu'il fait à Toma une large blessure  
Au-dessous de la poitrine,  
A l'endroit de la ceinture  
Où pendent ses lourdes armes.  
Toma sent un frisson glacé,  
Néanmoins saisit son paloche à deux mains ;  
Mais Mané s'affermit en selle  
Tourne le dos et s'enfuit.

— « Holà, hé ! infâme bâtard,  
« C'est toi qui m'arraches la vie ;  
« Mais si tu tombais entre mes mains,  
« La tienne serait plus courte encore. »  
Et pendant qu'il criait ainsi,  
Il prenait ses entrailles de ses deux mains,  
Et les ayant remises à leur place,









**CHALGA**





liens ; mais à peine libre, le chef des bergers ôta de son sein un *boutchoum*<sup>63</sup> doré, et en tira des sons si touchants que les vallées en retentirent, les feuilles en frissonnèrent, les flots du Danube en bouillonnèrent et les poissons parurent à la surface.

La jeune Chalga entendit ces notes plaintives à travers son sommeil et se leva aussitôt pour aller dire à sa belle-mère :

« Ma mère bien-aimée, n'as-tu pas entendu la voix du *boutchoum* retentir dans les vallées lointaines ? Je ne sais, ma mère, si les bergers ont égaré leurs troupeaux, ou s'ils ont perdu leur route dans l'obscurité de la nuit, ou bien s'ils sont attaqués par les Heuduques ? »

La vieille grand'mère lui répondit : « Va dormir tranquille, ma chère enfant, et ne t'inquiète pas des bergers, car c'est leur habitude de sonner du *boutchoum* quand ils sont pris du désir de revoir leurs maisons.

Mais elle n'avait pas achevé que Chalga entendit de nouveau la voix du *boutchoum* retentissant avec force et pénétrant jusqu'au fond de l'âme.

« Holà, les enfants ! holà, les serviteurs ! alerte, crie-t-elle, arrachez-vous aux douceurs du sommeil et me préparez vite un cheval ; mettez-lui une selle d'homme, car je veux le monter en brave. »

Elle dit, sauta à cheval et se dirigea rapidement vers le Danube ; sa bouche jetait de longs cris de guerre et sa main brandissait un bousdougan <sup>64</sup> formidable.

Les Heuduques l'entendirent venir de loin et prirent

soudain la fuite ; il leur semblait n'avoir pas assez d'espace devant eux pour se sauver, tandis que Chalga les poursuivait en disant :

« Attends-moi, attends, attends pour engager une lutte loyale avec moi ; attends-moi, capitain Caracatouche, chef des Heuduques, toi qui commandes cinq mille et cinq des plus braves ; arrête, pour échanger deux mots avec moi et pour éprouver nos armes ; je jure par le Seigneur Dieu de t'apprendre, mon beau gars, comment on attache les bergers de Chalga et comment on pille ses troupeaux. »

Le capitain Caracatouche, le chef des Heuduques, fuyait, fuyait, fuyait toujours, sans même tourner la tête ; mais Chalga est ici, Chalga est là, plus près, plus près encore et lui tranche la tête en courant.

La tête vole et reste en arrière tandis que le corps continue à courir en avant, et le sang coulant à flots rougit la poussière du chemin.

On dit, frère, on dit que depuis cette nuit, quand il arrive quelque bande de Heuduques dans le pays, ils ne se trompent jamais de route, et, par Dieu ! jamais plus ils ne s'arrêtent à la bergerie de Chalga, sur le rivage élevé du Danube !

---









LA COLLINE DE BOURTCHÉL

(MOVILA LUI BURCÉL)

Par un beau jour de grande fête,  
Se levait un soleil radieux  
Qui répandait la joie dans le monde  
Et le couvrait d'un voile d'or.  
Les cloches sonnaient à grandes volées ;  
Les clochers tremblaient sur leur base.  
Les étalons couverts d'écume  
Mordaient leur frein d'impatience ;  
Les drapeaux se dressaient dans l'air,  
Puis s'inclinaient respectueusement ;  
C'est que soudain venait d'apparaître,  
Brillant comme un second soleil,

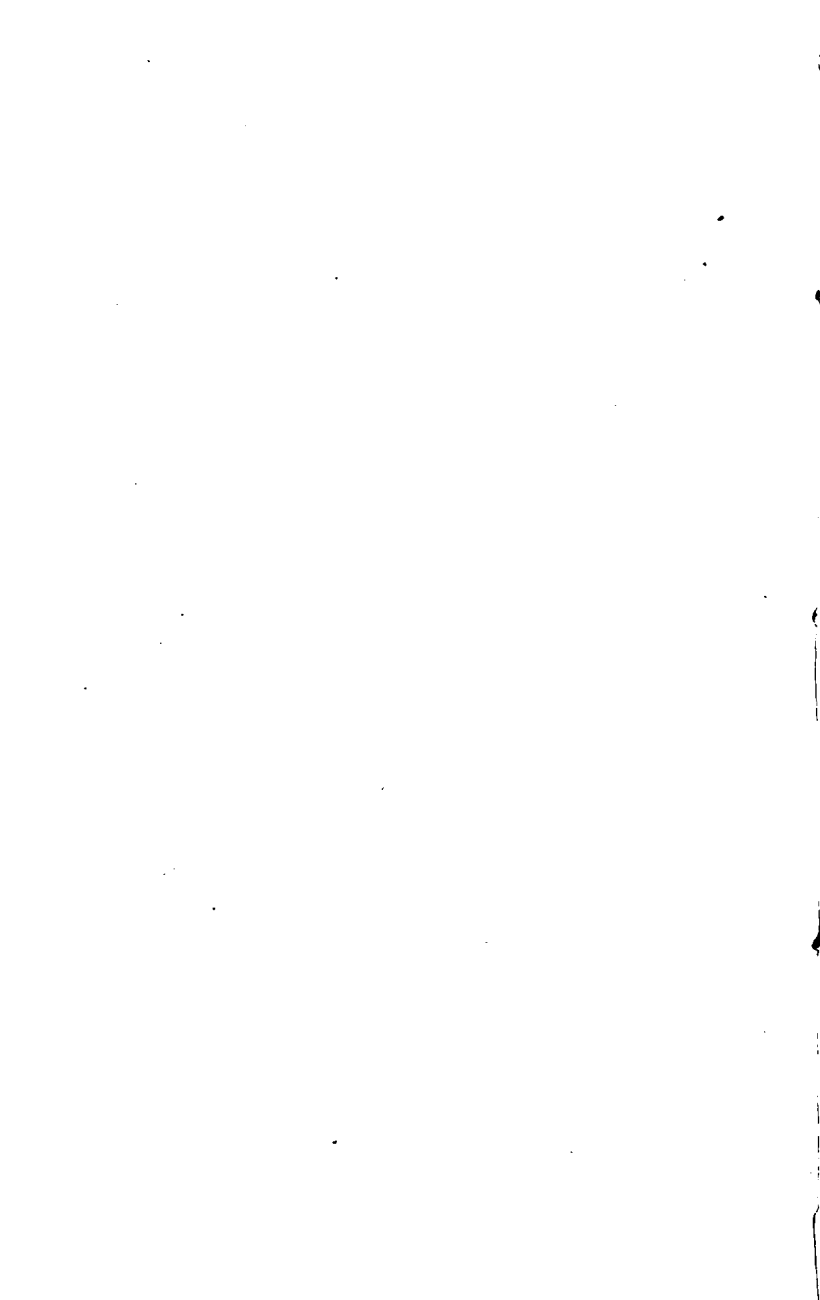






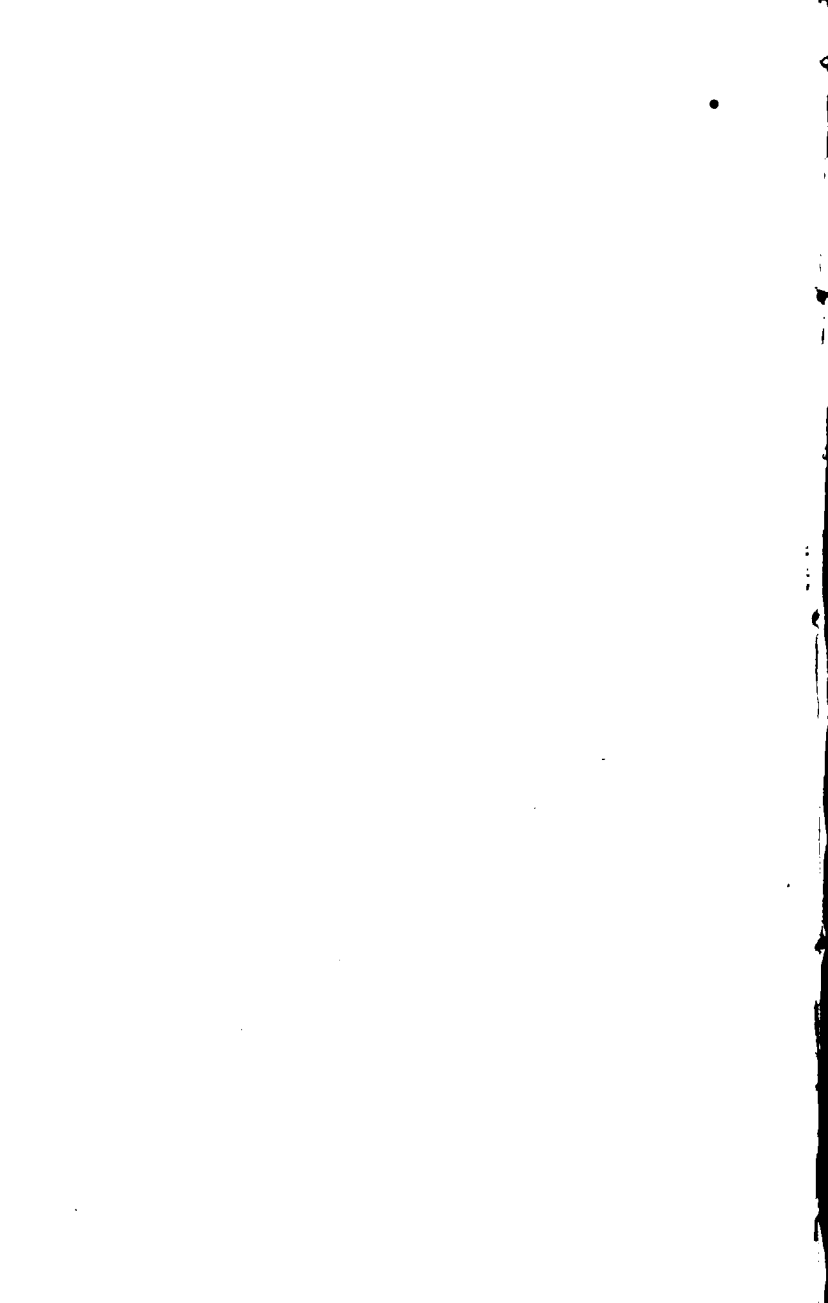
« Pour t'en aller riche de chez nous.  
« Prends la colline en toute propriété  
« Pour avoir du terrain à labourer.  
« Mais tu te posteras à son sommet  
« En sentinelle vigilante,  
« Et à la vue des hordes de Tatares  
« Qui envahiraient le pays,  
« Tu crieras de toute la force de ta voix :  
« *Alerte ! Étienne, aux frontières !*  
« *Alerte ! voici l'ennemi...*  
« A ta voix, à ton cri de guerre <sup>70</sup>  
« Je me lancerai comme un zméou,  
« Et du Tatare sur la terre moldave  
« Il ne restera pas même une trace. »

---



**BOGDAN**











A ces paroles la jeune fiancée, embellie par les larmes qui s'échappent de ses beaux yeux, alla s'agenouiller sur le tapis, en pliant son corps comme une fleur au souffle du vent, et ramassa l'anneau.

Mais à peine l'eut-elle mis à son doigt que Bogdan, la joie dans l'âme, courut relever sa belle fiancée et couvrit ses beaux yeux de baisers ardents ; puis la pressant dans ses bras il la déposa sur les coussins d'un riche *radvan*<sup>73</sup>, et partit avec elle.

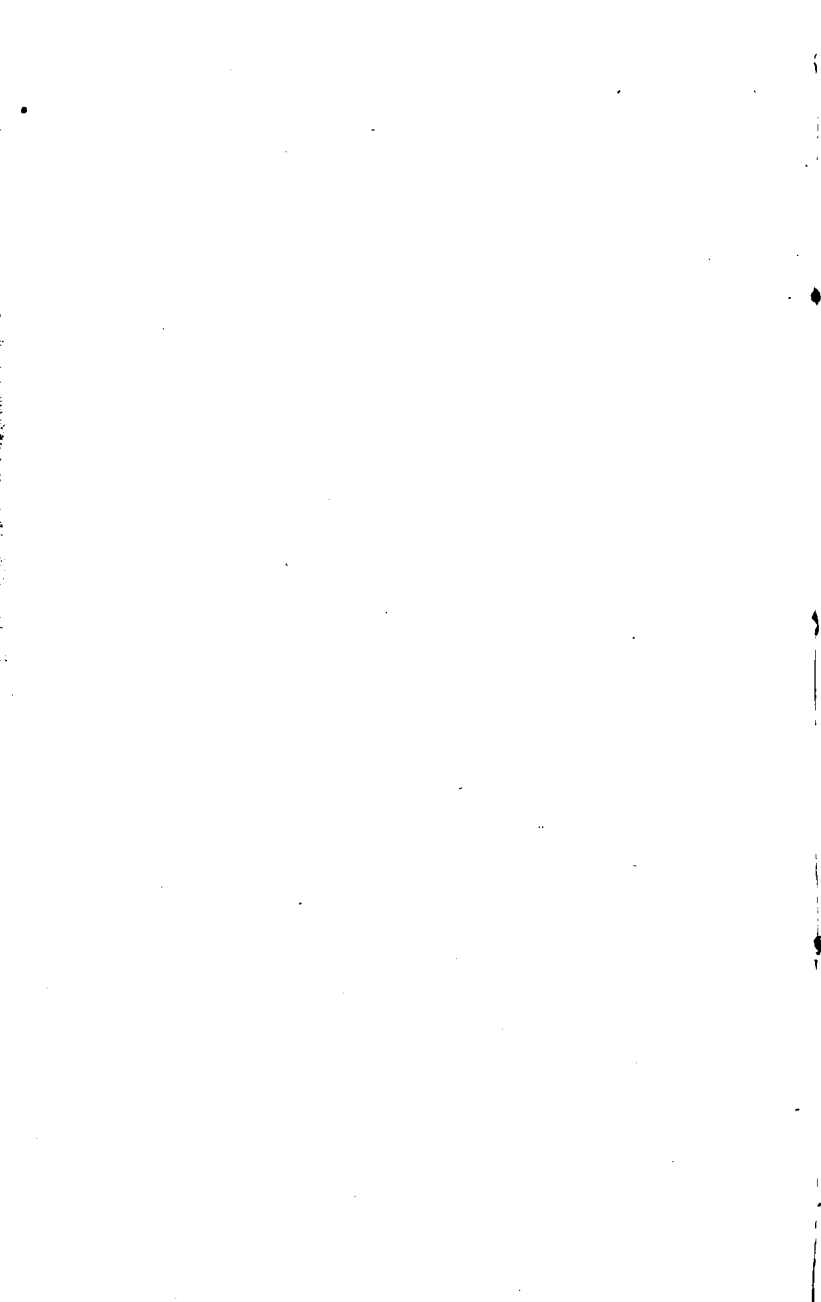
Or, qui venait après eux ?

Une foule d'autres voitures chargées de belles dames, de vrais jardins remplis de fleurs, ainsi que les cinquante guerriers choisis dans le camp.

Ils partirent le jour de la Saint-Démètre et arrivèrent le jour de la Saint-Pierre pour célébrer leur noce ; une noce tellement splendide qu'on n'en avait encore vu de pareille.

---

**CONSTANTIN BRANKOVANO**

















## XXIII

### LE MONASTÈRE D'ARGIS 76

#### I

Le long de l'Argis 76  
Sur un beau rivage,  
Passe Negru Voda 77  
Avec ses compagnons,  
Neuf maîtres maçons,  
Et Manol, dixième,  
A tous supérieur.  
Ensemble ils vont choisir  
Au fond de la vallée  
Un bel emplacement  
Pour un monastère.











« Jurons d'immoler,  
« De murer dans le mur  
« La première femme,  
« Epouse ou sœur  
« Qui apparaîtra  
« Demain à l'aurore.



« O Seigneur, mon Dieu !  
« Répands sur la terre  
« Une pluie écumante  
« Qui trace des ruisseaux,  
« Et creuse des torrents ;  
« Que les eaux se gonflent  
« Pour inonder la plaine,  
« Et forcent ma femme  
« De rebrousser chemin. »

Dieu prend pitié,  
Et à sa prière,  
Assemble les nuages  
Qui dérobent le ciel.  
Soudain il en tombe  
Une pluie écumante,  
Qui trace des ruisseaux  
Et coule en torrents.  
Mais elle ne peut  
Arrêter l'épouse  
Qui toujours avance,  
Traverse les eaux  
Et toujours approche.  
Manoli la voit  
Et son cœur gémit ;  
Il s'incline encore  
Joint les mains et dit :

« O Seigneur, mon Dieu !  
« Déchaîne un grand vent  
« Au loin sur la terre,  
« Qui torde les platanes,

« Dépouille les sapins,  
« Renverse les montagnes,  
« Et force ma femme  
« De s'en retourner  
« Loin dans la vallée. »

Dieu prend pitié,  
Et à sa prière  
Déchaîne un grand vent  
Du ciel sur la terre ;  
Le vent souffle, siffle,  
Il tord les platanes,  
Dépouille les sapins  
Renverse les montagnes ;  
Mais il ne peut encor  
Arrêter l'épouse  
Qui toujours avance,  
Fait de longs circuits.  
Mais toujours approche,  
Approche, ô malheur !  
Du terme fatal.

IV

Pourtant les maçons,  
Neuf mattres maçons,  
Éprouvent à sa vue  
Un frisson de joie,  
Tandis que Manol  
La douleur dans l'âme  
La prend dans ses bras,  
Grimpe sur le mur  
L'y dépose, hélas !  
Et lui parle ainsi :  
« Reste, ma fière amie,  
« Reste ainsi sans crainte,  
« Car nous voulons rire,  
« Pour rire te murer. »  
La femme le croit  
Et rit de bon cœur,  
Tandis que Manol,  
Fidèle à son rêve,  
Soupire et commence  
A bâtir le mur.

La muraille monte  
Et couvre l'épouse,  
Jusqu'à ses chevilles,  
Jusqu'à ses genoux.  
Mais elle, la pauvrete,  
A cessé de rire ;  
Et saisie d'effroi  
Se lamente ainsi :

« Manoli, Manol,  
« O, maitre Manol !  
« Assez de ce jeu  
« Car il est fatal.  
« Manoli, Manol,  
« O, maitre Manol !  
« Le mur se resserre  
« Et brise mon corps. »

Manoli se tait  
Et bâtit toujours.  
Le mur monte encore  
Et couvre l'épouse  
Jusqu'à ses chevilles  
Jusqu'à ses genoux,  
Et jusqu'à ses hanches,  
Et jusqu'à son sein.  
Mais elle, oh ! douleur !  
Pleure amèrement  
Et se plaint toujours :

« Manoli, Manol,  
« O, maitre Manol !











**Amère et salée ;  
Eau mêlée de larmes,  
De larmes amères !**

---













« Des sabres luisants,  
« Un fusil rayé  
« Et un cœur d'acier.  
« Et il a de plus,  
« Au coin du rocher,  
« De braves Levantins  
« Qui ont quitté leurs parents  
« Dès l'âge le plus tendre.  
« Tous, Hongrois de cœur,  
« Prêts aux coups de main,  
« Tous, forts et nerveux,  
« Braves aux larges nuques,  
« Braves sans salaire !  
« Portant grands chacots  
« Et de longues tresses  
« Qui tombent sur leurs dos.  
« Ils nous entendront,  
« Ils apparaîtront,  
« Et malheur à toi !  
« Et malheur à moi !

« — Va, Mourgouchor, va,  
« Le long du plateau,  
« Quitte la colline  
« Reprends le sentier,  
« Car Mihou est brave,  
« N'aie crainte avec lui,  
« Mourgouchor, fie-toi  
« A ces bras puissants,  
« Puissants et nerveux ;  
« A cette large poitrine,  
« Large et bien couverte,

« A cette belle dague,  
« Au tranchant d'acier ! »

Le mourgo, rapide  
Comme la pensée  
Quitte la colline  
Et prend le sentier,  
Il marche et s'en va,  
Pendant que Mihou  
Lui répète encore :

« Va, Mourgouchor, va,  
« Le long du plateau,  
« Cours vers la prairie,  
« Et vers la clairière  
« Abondante en fleurs  
« Et fertile en herbes.

---

Voici, dans le bois,  
Que Janock soudain,  
Pendant qu'il buvait  
Et faisait bombance,  
S'arrête immobile  
Car par intervalles  
Il ouit résonner,  
Un chant fier et doux,  
Charme des forêts,  
Un vrai chant de brave,  
Et la voix vibrante







« Et puis tous les deux,  
« Nous irons lutter. »

Ils s'assemblent tous,  
Se mettent à table,  
Font chère joyeuse  
Et se réjouissent,  
Et choquent leurs armes  
A grands cris de joie ;  
Puis, quand vers le jour,  
Ils eurent fini  
De se régaler,  
De goûter les vins ;

Janok le Hongrois,  
Mihou le Moldave,  
Se rendent à part  
Et la lutte commence.

Tous les Hongrois,  
Neveux de Janock,  
Sont à regarder,  
Comme ils se retournent,  
Comme ils se renversent,  
Ainsi que des braves  
Et de vrais zméi.  
Mais voilà, voilà,  
Que Mihou soudain  
S'arrête sur place,  
Saisit le Hongrois,  
En l'air le soulève  
Le rejette à terre,





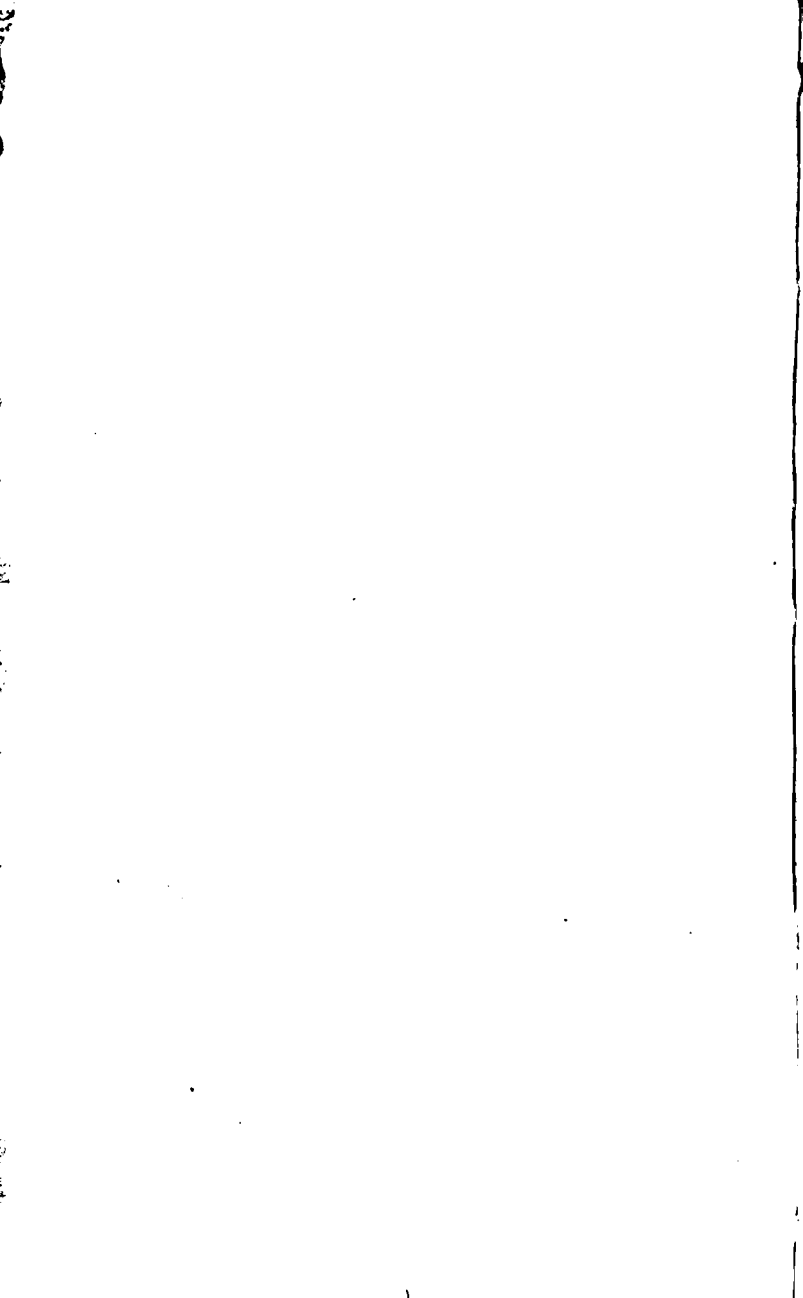
— « Vous, pauvres enfants,  
« Pauvres Haramins,  
« Quittez les forêts ;  
« Prenez la charrue,  
« Car vous n'êtes pas  
« Faits ainsi que nous,  
« Pour le beau métier,  
« Le métier des braves,  
« Mais bien pour la bêche  
« Et la pelle ignoble ! »

Et parlant ainsi,  
Mihou le vainqueur,  
De son petit doigt  
Soulève ses armes  
Et reprend sa route ;  
Et derrière lui  
La forêt bouillonne,  
La forêt résonne  
D'un chant fier et beau,  
D'un vrai chant de brave,  
Des sons d'un kobouz,  
Charmant à l'oreille,  
D'un kobouz en os  
A la voix vibrante !

---











7. La fin de cette ballade manque ; toutes nos recherches pour la découvrir ont été jusqu'à ce jour infructueuses.

---

## II

### HERCULE

8. Cette ballade est une des plus anciennes et des plus intéressantes, par rapport à l'allégorie mythologique qui en fait le fond. Elle reporte la pensée aux temps de la domination romaine en Dacie, alors que les bains d'Hercule situés dans le banat de Tèmesvar, et connus aujourd'hui sous le nom de Méhadia, étaient célèbres parmi les colons de Trajan. La jeune fille, « douce, attrayante et cachée dans l'ombre d'un rocher » personnifie la source minérale, qui a conservé après deux mille ans, le nom de *Source d'Hercule.* »





12. Les femmes roumaines ont pour habitude d'endormir leurs enfants avec des strophes douces et mélancoliques, qui commencent et se terminent presque toujours par le mot *nani nani*.

Nani-nani copilas,	Nani-nani, petit enfant,
Dormi cu mama, angeras,	Dors, cher ange, près de ta maman,
Ca mama te-a legana,	Car ta maman te bercera
Si mama te-a saruta,	Et ta mamau t'embrassera
Si mamuca ũ a canta	Et ta maman chantera
<i>Nani-nani, nani-na, etc.</i>	<i>Nani-nani, nani-na... etc.</i>

Ce refrain rappelle la strophe que les femmes chantent en Italie, le jour de Noël :

Dormi, dormi nel mio seno  
Dormi, o! mio fior Nazareno,  
Il mio cor culla sara,  
Fa la *nina-nana na*.

### 13. *Paloche*, épée à deux tranchants.

14. Devenir *frères en croix* ou *frères de la croix* est un usage antique dont les contes et les ballades populaires font souvent mention. Ce lien sacré imposait à ceux qui le formaient, le devoir de se sacrifier les uns pour les autres. On devenait *frères en croix* après avoir accompli certaines formules mystérieuses et après avoir surtout opéré le *mélange du sang*. Cette opération cabalistique consistait à se faire sur le bras droit des incisions en forme de croix, et à mélanger ainsi le sang de son frère avec le sien. Les peuplades à demi sauvages de l'Épire, de la Thessalie, du Monténégro, ont de même, leurs *frères faits* (*adelphoiëtoi*.)

Tout porte à croire que cet usage, qui se perd de nos jours, remonte à certaines traditions de franc-maçon-

nerie du temps des Croisades, ou bien qu'il se rattache aux signes mystérieux adoptés sous l'empire romain par les premiers chrétiens.

---

#### IV

#### LA MALÉDICTION

15. Cette malédiction est connue dans la Roumanie sous le nom, de « la malédiction des hirondelles ; » elle atteint, à ce que l'on croit, ceux qui détruisent les nids de ces oiseaux.

16. Le *boutouk* est une espèce de cangue, dans laquelle on emprisonne les pieds des condamnés, pour les empêcher de se sauver. Lorsqu'on découvrit la prison dans les fouilles de Pompei, on découvrit un grand *boutouk* en bronze.









IX

LE ROUMAIN GROUÉ GROZOVAN

27. Cette ballade date du XV<sup>e</sup> siècle, alors que les Moldaves étaient en guerres continuelles avec les Tatares, leurs voisins, et qu'ils faisaient souvent des invasions désastreuses les uns chez les autres, mettant tout à feu et à sang sur leur passage et emmenant en esclavage les femmes et les enfants.

28. *Yalpeou*, rivière de la Bessarabie.

29. *Zméines*, femelles des Zméi. (Note 17<sup>e</sup>.)

30. *Zermines*, monstres femelles de la même famille que les zméines.

31. *Mirzas*, nom donné aux Tatares de sang noble.

32. Le *Boudjiak* est la partie basse de la Bessarabie.

33. Le *Boudjiak* produisait anciennement une race de





XI

NOVAK ET LA FILLE DU KADI

36. *Hadji*, titre que prennent, dans le Levant, les fidèles, musulmans ou chrétiens, qui ont accompli le pèlerinage soit de la Mecque, soit de Jérusalem.

37. *Komanak*, sorte de calotte en feutre noir.

38. *Zméou*, singulier de *zméi*; voyez la note 17.

39 *Cadines*, dames turques,

40. *Kahvènè*, café public chez les Turcs.

41. Faire *kèf*, expression intraduisible dans notre langue, de même que la chose qu'elle représente n'a point d'analogue dans nos mœurs. Le *kèf*, c'est la volupté suprême pour les Orientaux, quelque chose comme *il dolce far niente* des Napolitains, mais plus complet, plus absorbant.

---

















ans contre les ennemis de son pays, les Tatares, les Polonais, les Hongrois et les Turcs; il a remporté quarante victoires, et bâti quarante églises.

66 *Vasloui*, petite ville de la Moldavie, située non loin de Jassi.

67. Sorte d'onomatopée par laquelle les laboureurs excitent les bœufs attelés à la charrue; le peuple roumain parle constamment aux chevaux et aux bœufs pendant les heures de travail et leur donne une foule de noms caressants.

68. Les *Pantziri* étaient anciennement un corps de gendarmerie.

69. Célèbre bataille que le prince Étienne remporta sur les Turcs.

70. La tradition populaire porte en effet, que le prince Étienne avait placé au sommet de la colline du Bourchel, une sentinelle dont la voix retentissante était entendue jusqu'à Vasloui, à la distance de six lieues.

---



XXII

CONSTANTIN BRANKOVANO.

74. Cette ballade historique date du commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle.

---

XXIII

LE MONASTÈRE D'ARGIS

75. Le monastère d'Argis fut bâti au XIII<sup>e</sup> siècle, par Rodolphe le Noir ; on peut donc rapporter à cette époque la date de la ballade de Manoli.

Le fond de cette ballade repose sur une croyance fort accréditée dans l'esprit des Roumains et qui leur fait dire que chaque maison en pierres, chaque monument est ha-

bité par une vision effrayante, une *stahié*. Cette vision n'est autre chose que l'ombre courroucée de la victime, que l'on a murée dans les fondements de la bâtisse pour la rendre plus solide, car, d'après la tradition populaire, tous les monuments du pays ont eu leur victime.

De nos jours encore, les maçons placent dans les fondements des maisons qu'ils construisent, de longs roseaux avec lesquels ils ont essayé de prendre la mesure de l'ombre de quelque passant. Ce malheureux est destiné, croient-ils, à mourir au bout de quarante jours et à se métamorphoser en *stahié*.

Quant au nom de Manoli, il s'est conservé dans la mémoire du peuple, comme la personnification de l'art architectural, et on lui attribue la fondation de tous les monuments anciens du pays.

76. *Argis*, rivière de la Petite Valachie.

77. *Radu Negru* fondateur de la principauté de Valachie.

78. Le hurlement des chiens, ainsi que les cris plaintifs du chat-huant, sont considérés par le peuple roumain comme un présage de mort.



XXIV

MIHOU

79. *Kobouz*, espèce de flûte.

80. *Mourguchor*, diminutif de *mourgo*, cheval bai ;

81. Un des grands plaisirs du peuple roumain, c'est celui de s'égarer dans la profondeur des bois, quand le beau temps est revenu, et de faire claquer les feuilles en les frappant d'une certaine façon particulière, entre leurs mains ; ces détonations produisent sous la voute des arbres, des effets étranges.

FIN.